

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).  
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS

## LE GÉNÉRAL CADORNA EST TRIOMPHALEMENT REÇU A PARIS



L'AUTOMOBILE DES GÉNÉRAUX CADORNA ET JOFFRE QUITTE LA GARE SOUS LES ACCLAMATIONS



LE GÉN. JOFFRE ET M. TISSONI À LA GARE



LE GÉN. CADORNA QUITTE SON HOTEL

Le général Luigi Cadorna, à son arrivée à Paris, hier matin, a connu l'une des minutes les plus émouvantes de sa vie. Ce n'était plus l'émotion des beaux combats, mais celle de l'enthousiasme populaire qu'il gagnait, qui montait jusqu'à lui, qui entourait la voiture où, avec le général Joffre, il recevait l'acclamation d'un peuple pour lequel les barrages de police n'avaient été qu'une fragile entrave.



Un petit défaut, permanent du reste, chez nous et chez d'autres, est pour le moment en recrudescence. C'est la manie des prophéties et la croyance aux prophètes. Au début de la guerre, il y a eu épidémie de cela ; puis il y eut accalmie, et voilà que cela recommence.

Cela est bien naturel. Comme tout le monde demande : « Qui nous dira quand finira la guerre ? », il faut bien — oui, c'est de nécessité psychologique — il faut bien que quelqu'un réponde : « Moi ! » et il faut même que ce quelqu'un soit plusieurs, et il faut même qu'il soit beaucoup. La question appelle la réponse.

Et ils ont répondu : l'un, c'est un docteur en sciences occultes, l'autre, c'est un simple amateur qui ne semble pas avoir de profession, si ce n'est sa profession de foi ; l'autre, c'est un banquier de Londres, homme naturellement habitué aux échéances. Ils ont même été d'accord pour fixer en juin le terme si désiré de cette épouvantable luerie, et je me reproche, en répandant ce qu'ils ont dit, de prêter les mains à ce triste jeu, qui est triste en lui-même et qui est très dangereux.

Je reconnais qu'il est bien naturel et qu'il s'explique le plus aisément du monde. De quel que mal que l'on souffre, on souffre encore plus de l'incertitude sur sa fin. Le malade — j'en sais quelque chose — double sa maladie par son ignorance du temps où elle finira et demande avec anxiété à son médecin et à ses confrères en infirmité : « Pour combien de temps croyez-vous que j'en aie ? » C'est une sorte de hantise chronométrique. C'est une obsession très lancinante.

De cette maladie dont souffre l'Europe et qui s'appelle la guerre, il en va tout de même. L'Europe entière demande : « Quand en aurons-nous fini ? » Et vous voyez qu'on lui répond. On a tort de lui répondre ; mais elle a tort aussi d'interroger. Il ne faut jamais rien faire que de raisonnable, et plus les circonstances sont graves, plus il est vrai qu'il ne faut faire rien que de raisonnable. Or, est-il raisonnable de croire que quelqu'un puisse savoir quand finira la guerre ? Des millions de contingences, des millions d'impondérables — d'où dépend cette fin et d'où dépend la date de cette fin, qui peut en tenir dans ses mains et dans son esprit plus de trois ou quatre, et que valent ces trois ou quatre au regard des millions d'autres ? Dans l'espèce, le calcul des probabilités est impossible, et, à plus forte raison, le calcul des certitudes.

En dehors de cela, croyez-vous, pouvez-vous croire à un sens du futur que posséderaient certaines personnes ? Ici, nous serions en plein occultisme, en plein mystère et en plein je crois parce que je crois, à quoi il n'y a aucun raisonnement à opposer. On peut seulement faire observer que, le sens de ce qui vient, personne, depuis que l'histoire existe, ne l'a eu d'une manière certaine, avec preuves à l'appui. Sur cela, on en est toujours à l'astrologie et aux vers de La Fontaine :

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles  
Ce que la nuit des temps recouvre de ses voiles ?

Le bon sens répond : « C'est peu probable. » On me dira : « Laissez-les interroger ! Laissez-les répondre ! Quel mal cela fait-il ? » Je vous demande pardon ; cela fait du mal. J'ai dit qu'à la souffrance se joint une autre souffrance : l'incertitude sur la fin de la souffrance ; mais la prophétie ne tue pas l'incertitude — oh ! si elle la tuait ! — ou elle la tue peut-être, mais elle en fait naître immédiatement une autre : c'est à savoir l'incertitude sur la prophétie elle-même.

Le plus confiant, le plus crédule, le plus asceptique — pardon ! — de tous les hommes ne dit jamais, en présence d'une prophétie : « Cela est certain », ou il le dit très peu de temps. Il dit un temps : « C'est sûr », et puis, longtemps : « Peut-être. » Et cette incertitude sur une prophétie est plus irritante, croyez-moi, et plus cruelle que l'incertitude *in re*, que l'incertitude sur la chose elle-même. Dans l'incertitude sur la chose elle-même, on souffre, mais comme d'une loi de la nature, comme d'une intempérie, comme d'une chose qui est ainsi et qui ne peut pas être autrement ; on souffre avec un mélange plus ou moins grand de résignation. Dans l'incertitude sur une prophétie, on souffre avec colère contre le prophète. (« Allons donc ! Est-ce qu'ils peuvent savoir ? ») et avec colère contre soi-même : (« Qu'est-ce que je vais croire là ? ») et encore avec ce déchirement intérieur qui provient de ce qu'une partie de vous incline à croire et de ce qu'une autre partie se moque assurément de celle qui veut croire. C'est une anxiété supplicante au lieu d'une incertitude fâcheuse.

La loi vraie, c'est le bon sens. Je vous le dis en vérité : préférez la loi aux prophètes.

Emile Faguet.  
de l'Académie française.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

... « Sans nos morts, a dit justement Barrès, sans leur sacrifice, Paris et ses trésors seraient anéantis et nous tous livrés à l'esclavage. Si jamais l'action des morts apparut avec évidence, s'il fut à aucun moment permis de proclamer sur des tombes que ceux qui les remplissent sont les maîtres de la vie, c'est bien en parlant des héros qui brisèrent la force allemande. »

Comment leur rendre hommage ? A ces morts glorieux on donne la croix de guerre, et cette croix de guerre on la remet à la mère, à la veuve, au père, au fils du soldat tombé... Mais M. Maurice Barrès propose d'aller plus loin et d'instituer le Suffrage des morts. Mot aussi noble et généreux que l'idée qu'il représente : un projet de loi, signé de l'éloquent auteur des *Déracinés*, propose que les veuves des soldats morts pour la patrie disposent du bulletin de vote de celui qui ne peut plus défendre les intérêts de sa famille ; que le père, s'il n'y a pas de veuve, puisse voter, en plus de son droit de vote, de celui de son fils ; que la mère, à défaut des deux premiers, reçoive ce droit de vote, puisqu'elle a donné à la patrie celui qui l'aurait protégée.

Jamais il ne fut plus glorieux détour pour faire admettre les femmes à la vie civile. J'applaudis de tout cœur à la proposition de M. Maurice Barrès. Mais ne pourrait-on faire davantage, être plus hardi encore, sans témérité ? Après tant de sang versé, tant de pertes aussi funestes au pays qu'elles sont cruelles aux familles en deuil, les femmes qui donneront à la patrie de futurs soldats, de futurs travailleurs, rendront un service égal, bien que moins douloureux, à celui de leurs devancières aux voiles noirs. Pourquoi, alors, ne pas demander également qu'au delà de deux enfants les mères, à partir de la naissance du troisième enfant exercent les droits civiques de cet enfant et des suivants jusqu'à l'âge où ceux-ci atteindront leur majorité ?

Si l'on n'ose aller jusque-là, le privilège accordé aux femmes ne sera qu'une exception passagère. Après quelques années, elles-mêmes auront suivi dans la tombe leurs fils disparus sur les champs de bataille. Il est juste, sans doute, de rendre un plus durable hommage à la maternité.

Pierre Mille.

On cherche en ce moment dans toutes les administrations des fonctionnaires auxiliaires pour la durée de la guerre. Récemment un préfet du Centre recevait d'un député de son département cette recommandation :

Je vous envoie M. X... ; il voudrait un emploi dans le ravitaillement, afin qu'on ne dise pas qu'il est resté sans rien faire pendant la guerre. Il ne sait rien, mais il en sait assez pour une petite « sinécure » ! (sic).

Et ce député se plaignait quelques jours plus tard des incompétences de l'administration !

\*\*\*

Il faut convenir qu'elle est un peu déconcertante, cette note parue dans les journaux d'hier soir et que reproduiront les journaux de ce matin, note selon laquelle fut interdite hier une conférence de M. Victor Cambon, sur « l'Avenir économique de la France ».

On a le droit de se perdre en conjectures sur une décision qui semble inaugurer une censure nouvelle. M. Victor Cambon est l'auteur d'une brochure que tous les Français devraient avoir lue — et qu'on veuille bien voir, s'il vous plaît, en cette affirmation, autre chose qu'un service d'ami ou un texte de publicité déguisée.

Ce conférencier aurait assurément exposé des faits et des méthodes dont la valeur est essentiellement éducative pour une France en armes prévoyant déjà les œuvres utiles de la paix. M. Le Chatelier, professeur au Collège de France, avait accepté de présider la conférence. Un service d'ordre a dispersé les auditeurs quand ils se sont présentés.

On ne savait pas si redoutable M. Victor Cambon, ingénieur des arts et manufactures, et l'un des

Français qui, jusqu'à ce jour, ont su le mieux montrer à leurs compatriotes les routes de leur plus prospère avenir.

### PROPOS D'UN INCONNU

Le départ de l'homme qui a été le grand ouvrier de la marine allemande, l'indispensable collaborateur de Guillaume II pour la création d'un « état d'esprit maritime » (si l'on peut dire ainsi) dans un pays qui n'avait pas de traditions maritimes ; l'âme de cette Ligue navale allemande qui comptait plus d'un million d'adhérents et dont on voyait partout les affiches : *Souviens-toi, Allemand, que ta force est sur la mer* ; le ministre, depuis dix-sept ans, d'un département qui tient sous sa coupe la majeure partie de la fortune allemande, car la flotte d'exportation doit presque tout à cet infatigable travailleur, la démission de von Tirpitz provoque naturellement une grosse émotion et une multitude de commentaires dans la presse des deux mondes.

On est d'accord en général pour attribuer cette retraite aux conséquences de la guerre sous-marine ; d'aucuns veulent voir là une concession du kaiser aux exigences américaines... Qu'il me soit permis d'apporter ici une opinion basée sur la connaissance de l'Allemagne du temps de paix, connaissance qui aide singulièrement à comprendre l'Allemagne du temps de guerre.

Que disaient les Allemands bien placés, avant les hostilités, pour exprimer les intentions navales de leur pays ? Ils ne cachaient nullement ces intentions ; ils ne les cachaient pas plus que celles qui tenaient de l'artillerie lourde, de l'aviation, des dirigeables, de la stratégie en général, et de l'entrée par la Belgique en particulier. Les Allemands cachent beaucoup moins qu'on veut bien le croire. Ils nous disaient donc :

— Nous savons que nous ne pourrions jamais avoir une flotte supérieure à celles de l'Angleterre et de la France réunies. Mais dans les batailles navales modernes, les canons étant de portées équivalentes, le vainqueur peut très bien sortir de la lutte en aussi mauvaise posture que le vaincu. L'Angleterre nous coulerait des bateaux. Soit. Mais ses escadres, après la bataille, n'en seraient pas moins incapables de nous nuire dans notre flotte de commerce, qui doit pouvoir sortir librement.

Ce raisonnement n'est qu'un raisonnement brutal, à peu près comparable à celui qui pousse le commandement allemand à envoyer des zeppelins tuer quelques personnes à Paris et à Londres. Une flotte endommagée se répare relativement vite. Il faut des années pour remplacer une flotte coulée... Frapper n'importe comment, frapper absurdement, mais à tout prix, c'est une méthode, et que l'on croit excellente de l'autre côté du Rhin.

Von Tirpitz, lui, est un homme méthodique. Il sait que, même amoindrie, la flotte anglaise serait toujours assez forte pour bloquer le commerce allemand. Il sait que la flotte allemande, sortant maintenant de ses ports, livrerait une bataille inutile. C'est pourquoi il préférerait l'économiser, la garder en réserve, la tenir intacte, quitte à couler par-ci par-là une unité militaire ou commerciale avec ses sous-marins.

Il est en désaccord avec l'opinion militaire allemande qui, après avoir follement espéré Verdun, espère follement atteindre la flotte anglaise. Si Tirpitz reste démissionnaire, nous saurons que ces ridicules illusions tiennent toujours chez les conseillers du kaiser. — L'INCONNU.

Les cadavres allemands ont beau s'amonceler au delà de Verdun, cela n'empêche pas les Boches des Etats-Unis de s'amuser comme de petites folles. Plus de trois mille se sont réunis à l'hôtel Astor, pour un grand carnaval de guerre, organisé au bénéfice des blessés austro-allemands, par le Cercle de la Presse allemande. Cinquante à soixante mille francs ont été recueillis.

Un concert eut lieu dans la grande salle de bal où, plus tard, l'on dansa. La salle Rose était transformée en théâtre, la serre en brasserie et, dans la salle des Lauriers, on présentait du cinéma.

Au concert, une bouffonnerie sur Wagner provoqua beaucoup d'applaudissements et de rires. L'« attraction » qui eut ensuite le plus de succès fut une ouverture « à la Debussy 1916 ».

Au théâtre, les scènes de guerre furent jouées au milieu d'une émotion intense ; mais lorsque le texte devint plus gai, des « Hoch » vigoureux attestèrent que les convives aimaient mieux ça.

Enfin, de jeunes Allemands parcoururent les salles en vendant des « objets d'art » fabriqués par les prisonniers allemands des camps anglais. Sur le programme qu'elles vendaient aussi, on voyait l'aigle double orner la couverture, le portrait du kaiser en deuxième page et celui de François-Joseph en troisième, ainsi qu'il convient à un vassal.

Le Veilleur.



## Méditations d'un optimiste

## Sur deux coïncidences

J'ai rencontré mon vieil ami Martin. Comme toujours, il se montra fort mécontent.

— Nous en sommes, me dit-il, depuis le commencement des hostilités, à notre quatrième ministre de la Guerre. Comment voulez-vous que, dans ces conditions, subsiste une unité dans les desseins?

— Mon cher Martin, lui fis-je observer avec douceur, avez-vous remarqué que la démission de notre ministre de la Guerre a correspondu, jour pour jour, avec celle du ministre allemand de la Marine, M. le grand amiral von Tirpitz?

— Ce n'est, me dit Martin, pas du tout la même chose. Von Tirpitz était ministre depuis neuf ans, Gallieni ne l'était pas seulement depuis six mois.

— Vous conviendrez avec moi que le départ de celui-ci est donc singulièrement plus grave que le départ de celui-ci.

— Point du tout : il ne s'agit, en Allemagne, que d'un accident. Chez nous, il s'agit d'une habitude.

— Les accidents les moins graves sont ceux dont on a l'habitude.

Martin haussa les épaules et reprit :

— Vous allez peut-être me dire aussi que la violente sortie que fit, l'autre jour, en plein Parlement, le député radical Accambray contre notre haut commandement, n'aura ni importance, ni retentissement à l'étranger?

— Je ne vous dirai point cela, parce que j'essaie de dire le moins de bêtises que je peux. Cependant je me permettrai de vous faire observer que, dans la même semaine, le député socialiste allemand Hoffmann prononça, au Landtag de Prusse, une diatribe qui ne le cédait en rien aux violences de M. Accambray.

— Votre Hoffmann n'appartient qu'à la minorité du parti socialiste. Accambray est un radical de la majorité.

— Oui, mais la majorité radicale a affirmé, par la voix de son président, M. Noulens, qu'elle blâmait Accambray. Tandis que le *Vorwärts*, organe de la minorité socialiste, s'est plu à reproduire avec complaisance l'intégralité du discours d'Hoffmann.

— Alors, dit Martin avec fureur, vous trouvez encore dans ce qui se passe chez nous des motifs d'être content?

— Non point, mais je trouve dans ce qui se passe ailleurs des motifs d'être résigné.

— Vous estimez que nous sommes bien gouvernés?

— Je n'irai certes point jusque-là. Mais qui donc est bien gouverné? La charge du gouvernement fut, de tout temps, extrêmement lourde. Dans les temps que nous traversons, elle est intenable. Je ne suis pas sûr que Napoléon se tirerait d'affaire honorablement...

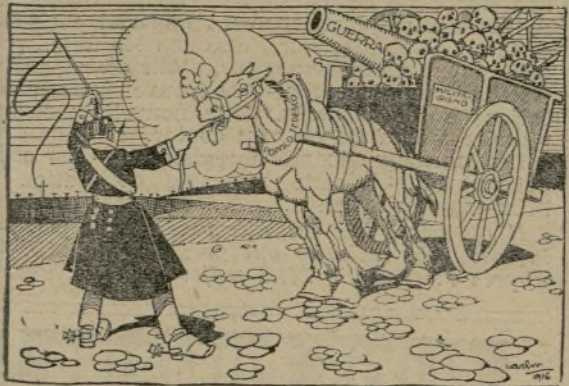
— Je ne pratique point, me dit Martin, votre résignation.

— C'est ce qui vous trompe: vous la pratiquez tout comme moi et comme d'ailleurs l'unanimité de nos contemporains. Notez que, pas un moment, vous ne vous êtes demandé si le successeur du général Gallieni ne vaudrait pas mieux que lui et vous vous êtes refusé, par principe, même d'examiner si certaines critiques de M. Accambray étaient ou non justifiées.

— Il m'a suffi de constater que ni ceci, ni cela ne venait à son heure ou à sa place.

— Je crois bien que vous étiez sage en la circonstance, mais faites-moi du moins la grâce de reconnaître avec moi l'immense résignation que cette philosophie comporte. Or, la résignation dans la vie est la seule chose vraiment difficile; quand on y a atteint, réaliser la bonne humeur n'est plus qu'un jeu. Il reste que ce jeu n'est pas vain. C'est le moral de la France — c'est-à-dire sa bonne humeur — qui lui a permis de triompher jusqu'ici de tous les obstacles et l'Allemagne crève de la bile de quelques mégalomanes.

Candide.



(D'après un dessin de Carlin, dans le Numero, de Turin.)

La charge commence à peser et la bête, éreintée, est incapable d'avancer.

## LA BATAILLE DE VERDUN

## L'alternative

*L'ennemi ne peut aujourd'hui qu'abandonner la partie ou entamer ses dernières réserves.*

Le bombardement paraît se ralentir dans les secteurs attaqués jusqu'ici, mais devient plus actif de part et d'autre de ces secteurs : à l'ouest de Béthincourt, dans la direction de Malancourt et au sud de Fresnes, contre notre position des Eparges. Comme nous l'indiquions précédemment, il est possible que l'ennemi essaye de gagner un peu de terrain dans le prolongement de la ligne qu'il n'a pu enfoncer. L'attaque qui s'est produite dans la journée d'hier, vers Malancourt, paraît confirmer cette intention.

En déplaçant ainsi son offensive, l'ennemi renonce au bénéfice des quelques kilomètres gagnés au début de la bataille, puisqu'il s'attaque à des positions qui n'ont pas encore été ébranlées. Mais même pour ce succès local, dispose-t-il des forces nécessaires?

Divers renseignements nous permettent de compléter les indications que nous donnions hier sur la situation des effectifs de l'ennemi. Son armée de choc, constituée spécialement en vue de l'offensive contre Verdun, est aujourd'hui à bout de souffle. Décimée par des assauts réitérés et sanglants, reconstituée à la hâte, elle a perdu à la fois sa cohésion et son esprit d'entreprise.

Dans certaines unités, les recrues de la classe 1916 figurent pour la moitié au moins. Comme leurs frères qui se sont fait massacrer sur l'Yser en novembre 1914, ces jeunes gens bondissaient de leurs tranchées en chantant, mais leur chant est bientôt devenu un long cri d'hor-

reur, sous le feu de notre artillerie et de nos mitrailleuses.

Pour retrouver des troupes non pas égales, mais comparables à celles qui ont été sacrifiées dans les premiers jours de la bataille, il faudrait que le commandement allemand se résignât à entamer une réserve d'un certain nombre de divisions, qui jusqu'ici a toujours été maintenue en arrière des tranchées du front occidental, comme une masse de manœuvre destinée à parer à toute éventualité. Mais affaiblir cette réserve, c'est compromettre gravement l'avenir.

Nos ennemis ne sauraient ignorer, en effet, que l'Entente devient chaque jour plus forte, et mieux unie dans sa force. Les conférences politiques et militaires qui vont réunir les représentants des puissances alliées sont la haute et menaçante affirmation de cette union. Quant aux effets, ils se feront sentir à l'heure convenue, sans qu'il soit au pouvoir de l'Allemagne de changer la date de l'échéance ni de modifier en quoi que ce soit nos desseins.

Le commandement de nos ennemis a donc le choix entre deux partis : abandonner l'offensive annoncée à si grand fracas, ou la poursuivre en dépensant ses plus précieuses ressources en hommes. Dans ce dernier cas, le succès reste bien improbable. S'il était obtenu malgré tout, l'Allemagne le payerait cher, car elle resterait complètement désarmée devant nos offensives futures.

Jean Villars.

*Paris, qui acclama, hier, le généralissime italien, fera aujourd'hui le même accueil au prince de Serbie*

## NOS NOTES

## Alexandre de Serbie

Notre hôte d'aujourd'hui est âgé de vingt-sept ans; il est héritier présomptif depuis la renonciation de son frère aîné, Georges, qui céda en 1909 ses droits à la couronne, mais sans abdiquer ses devoirs de prince serbe, car il se battit bravement et fut grièvement blessé pendant la guerre balkanique de 1912.



Pendant la retraite de Serbie. Le prince héritier Alexandre interrogeant un prisonnier allemand.

Le prince Alexandre, qui fit ses études militaires en Russie, est soldat de vocation, et de cœur; appelé à la régence par la maladie du roi Pierre, son père — un glorieux médaillé français de 1870 — il continua dans les conditions les plus difficiles, la brillante carrière de chef d'armée qu'il avait commencée pendant les guerres balkaniques de 1912 et 1913. On doit à son sang-froid la retraite de l'armée serbe à travers les âpres montagnes d'Albanie; pendant cette épreuve, on le vit, infatigable, faire la navette entre les cantonnements et le quartier général, afin de ménager des étapes moins terribles à ses hommes.

L'Allemagne le connaissait mal, lorsqu'elle lui proposa une paix séparée pour la Serbie : « La parole de mon pays est engagée, répondit-il; la voie est tracée, nous voulons vaincre ou mourir avec honneur. » Le prince, qui parle couramment le russe, l'anglais et l'allemand, s'exprime fort élégamment aussi en français; il n'a jamais dissimulé ses sympathies pour notre pays; ce lui fut une joie très grande, au cours de nos communes épreuves, de recevoir la médaille militaire et la croix de guerre de France.

Il passe par Paris, aujourd'hui, pour préparer la victoire dont un trait essentiel sera la restauration, disons mieux, l'agrandissement de sa noble patrie. Français, qui aimons le courage chevaleresque, honorerons en la personne du prince Alexandre un peuple dont nous sommes fiers d'être les Alliés.

## Le général Cadorna

Ceux qui, n'ayant jamais vu le généralissime italien, franchissent pour la première fois le seuil de son bureau, sont surpris d'une telle simplicité.

Grand et robuste, sanglé dans son uniforme gris vert, le général comte Luigi Cadorna réserve à ses visiteurs un accueil cordial. Le sourire encore jeune et les yeux gris, à la fois très doux et très vifs sous les cheveux blancs, illuminent sa figure énergique que de graves préoccupations ont ridée précocement, et donnent l'impression d'une volonté tranquille et tenace.

L'homme qui, à travers les montagnes du Trentin et les rochers du Carso, mène l'Italie à la victoire, descend d'une lignée de soldats.

Dans le vieux Piémont, les anciennes familles donnent tous leurs fils à la patrie et à la Maison de Savoie. Dans ces familles, être soldat n'est point un métier : c'est une tradition. Nul ne songe à s'y soustraire, si ce n'est pour devenir diplomate ou, parfois, prêtre.

Luigi Cadorna se conforma à la règle. Il avait en plus de qui tenir, car il combat aujourd'hui cet ennemi héréditaire de l'Italie que combattirent déjà son



LE GÉNÉRAL CADORNA

(Photo prise hier sur le quai de la gare de Lyon.)

oncle Carlo, ministre de Victor-Emmanuel II, et son père, le général Raffaele. Celui-ci commandait, en

Ayuntamiento de Madrid



1866, l'avant-garde de l'armée de Cialdini, chargée de « chasser les Autrichiens de la frontière, de s'appuyer sur Trieste, et, s'il le fallait, de franchir les Alpes pour marcher sur Vienne »...

Un ordre arrêta le père en deçà de l'Isonzo; le fils a déjà traversé le fleuve en plusieurs endroits. La vie n'est qu'un éternel recommencement.

A cette époque-là, Luigi Cadorna, qui avait alors seize ans, était un élève fort turbulent de l'Ecole militaire de Milan. Il en sortait trois ans plus tard avec le grade de sous-lieutenant et, dès lors, sa carrière fut rapide. Capitaine à vingt-cinq ans, colonel d'un régiment de bersaglieri à quarante et un, il était promu major-général à quarante-huit, et lieutenant-général à cinquante-cinq, en 1905.

Très studieux, ayant publié plusieurs travaux fort appréciés dans l'armée, il était de ceux dont on dit couramment : il ira loin. Prophétie facile, dont on abuse, mais qui se trouve réalisée.

Lorsque, par la mort du général Pollio, il fut nommé, en 1913, chef d'état-major, l'armée était désorganisée; il s'efforça, sans grand résultat d'ailleurs, de combattre la routine qui régnait en maîtresse dans l'administration, et même dans le cabinet du ministre.

Mais le grand conflit éclata.

Le roi et M. Salandra firent appeler le général Cadorna, qui dut leur avouer la triste vérité : l'armée n'était pas prête. Il n'ajouta pas qu'elle le serait bientôt.

Pendant neuf mois, il travailla nuit et jour. Un beau matin il se présenta devant son souverain et lui dit :

— Sire, nous sommes prêts.

Peu de temps après, le roi ayant donné l'ordre de marcher, les troupes italiennes, en une nuit, franchissaient sur toute sa longueur — 800 kilomètres — la frontière. — G. Z.

## L'ARRIVÉE A PARIS du général Cadorna

Depuis vingt-quatre heures, le général Cadorna est l'hôte de Paris. Il a quitté le grand quartier général italien, ses troupes laborieuses, les hauteurs où elles luttent pour venir participer à une conférence décisive des alliés. Son arrivée coïncide avec l'héroïque défense de Verdun et l'apaisement d'une offensive qui devait être foudroyante. Aussi est-ce avec une joie profonde que Paris accueillit le général, depuis longtemps populaire chez nous, ce nouvel hôte qui, devant d'une journée le prince Alexandre de Serbie, est venu — selon le premier mot qu'il prononça en prenant dans les siennes les mains du général Joffre — saluer la France vaillante et son armée glorieuse.

### A la gare de Lyon

Ayant quitté le front italien samedi soir, à 6 h. 30, le général Cadorna, accompagné de ses officiers d'ordonnance, débarquait hier matin, à 8 h. 45, à la gare de Lyon.

Depuis 7 h. 50, le général Joffre, qui avait dû fendre une foule nombreuse et enthousiaste, était sur le quai, ainsi que M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, ayant auprès de lui les colonels di Breganze, attaché militaire; Suteyron, chef de la section des munitions; prince du Brancaccio, le commandant Leone, attaché naval, tous en grande tenue; le comte Lucchesi-Palli, conseiller d'ambassade.

Le général Roques, ministre de la Guerre, arrivait peu après, accompagné de M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat à l'Artillerie. Le président de la République était représenté par le général Graziani, chef d'état-major. Etaient également présents : MM. Delanney, préfet de la Seine, et Laurent, préfet de police; MM. Margot et Hadet, ingénieurs, représentant la Compagnie du P.-L.-M. Une délégation de la Société « Trente et Trieste » entourait son drapeau, et MM. G. Rivet, sénateur, et Beauquier, ancien député, étaient là comme président et président d'honneur de la Ligue Franco-Italienne.

A sa descente du train, qui avait quelque quarante-cinq minutes de retard, le général Cadorna en petite tenue fut reçu, au milieu des vivats, par le ministre de la Guerre et le général Joffre et, dans un des salons de la gare, il échangea les premières paroles cordiales avec les personnalités qui lui souhaitaient la bienvenue.

Aussitôt après, le commandant en chef des armées italiennes, en compagnie de notre généralissime, prenait place dans une automobile qui, d'abord entourée, escortée, puis saluée au passage par une foule prévenue et vibrante, filait dans la direction de l'hôtel où le général résidera pendant son séjour à Paris.

Dans une autre automobile, suivant la première de près, montèrent les quatre officiers d'ordonnance du général Cadorna : le lieutenant-colonel Bencivenga, de la section S.-E.; le colonel comte Carso, le capitaine marquis Casati et le capitaine comte Giriodi de Monasiero.

Autour des deux voitures, les acclamations de sympathie redoublèrent et jusqu'au centre de

Paris le fanion de l'automobile emmenant le généralissime désigna au peuple de Paris qu'un événement important venait de s'ajouter aux faits qui parlent hautement de la victoire de nos armées.

Par le même train, six officiers supérieurs de l'armée serbe, dont le général Pavle Tourihitch, arrivaient à Paris. Ils assisteront demain à la réception du prince Alexandre et visiteront ensuite les troupes françaises sur le front.

### Les visites et réceptions de la première journée

Le général Cadorna ne prit dans ses appartements de la rue de Rivoli que quelques instants d'un strict et indispensable repos. Sa première visite de la matinée fut pour l'ambassade d'Italie où S. Exc. M. Tommaso Tittoni lui présenta le prince Ruspoli, conseiller; le comte Lucchesi Palli, consul général; le comte Rogodeo, premier secrétaire, etc. Les différentes missions militaires en France étaient présentes. Le général se rendit ensuite au ministère des Affaires étrangères où le président du Conseil offrait en son honneur un déjeuner auquel assistaient l'ambassadeur d'Italie, le général Roques, ministre de la Guerre; M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat; le général Joffre, M. Albert Thomas, le général Pellé, le général Graziani, le prince Ruspoli, le colonel di Breganze, attaché militaire. Etaient également parmi les invités : MM. de Margerie, directeur politique aux Affaires étrangères; Delaroche-Vernet, député; Théodore Tissier, directeur du cabinet du président du Conseil; le colonel Bencivenga, les capitaines Giriodi et Casati, etc.

Vers 3 heures, le général Cadorna rentra à l'hôtel, d'où il ressortit, une demi-heure plus tard, pour faire à pied une promenade dans Paris.

Le soir, il offrait à l'hôtel Meurice, un dîner auquel assistaient M. Briand, président du Conseil, M. Tittoni, ambassadeur d'Italie et le général Joffre.

### Les projets du général Cadorna

Ce soir, un grand dîner sera donné en son honneur à l'ambassade d'Italie. A la fin de la semaine, le général Cadorna se rendra à Londres et à son retour, le généralissime italien fera une visite au roi Albert, en territoire belge. Il passera une journée auprès des souverains.

Un déjeuner sera donné en son honneur, et il y aura une revue des troupes belges disponibles à l'arrière.

— Je voudrais, a déclaré le roi Albert, pouvoir me rendre au-devant du représentant de notre illustre alliée l'Italie, mais pour cela, je devrais quitter la terre belge, et comme je me suis promis de ne pas sortir de la Belgique tant que mon pays ne sera pas entièrement libéré, c'est ici même, sur ce coin de territoire inviolé, que je recevrai mes invités.

C'est à son retour que le généralissime assistera à la conférence des Alliés qui décidera de la victoire de la France.

La présence à Paris du général Cadorna a été partout commentée comme un présage heureux et l'on a dans tous les milieux la certitude que son voyage aura dans la conduite générale de la guerre de prochaines répercussions. Déjà l'échec allemand devant Verdun a ruiné dans le monde le dogme de l'invincibilité de nos ennemis et nous avons eu, hier, par notre illustre visiteur, un écho direct de ce qu'on pense actuellement de nous à l'étranger. C'est, moralement du moins, la chute du colosse qui tira, pour sa propagande chez les neutres, un parti si considérable de la légende de sa force.

## LES REPRÉSENTANTS DE L'ITALIE DANS LE CONCERT DES ALLIÉS

Le voyage en France du général Cadorna, généralissime italien, est un nouveau témoignage de la coordination des puissances de l'Entente. Les entretiens déjà commencés — et qui ont été préparés par la récente visite du général Porro, régleront, suivant diverses considérations qu'il ne nous appartient pas de développer, le rôle militaire de chacun des alliés; par militaire, nous entendons naval aussi, car les marines sont dès à présent très actives en Méditerranée et, sans doute, le seront davantage avant longtemps.

Les conversations militaires seront suivies d'entretiens diplomatiques, sous la présidence de M. Briand; nous avons appris hier, sans étonnement mais non sans joie, le brillant succès parlementaire de M. Salandra, qui doit, accompagné de M. Sonnino, participer à ces conférences; la superbe majorité qu'il vient d'obtenir lui permettra d'imprimer, plus vigoureusement que jamais, ses directions à la politique italienne.

M. Salandra n'est pas homme à rien livrer au hasard; il saura prendre à l'heure convenable, sans peur des responsabilités, toutes les résolutions utiles. En lui, comme en M. Sonnino, comme en le général Cadorna, la France salue des forces nationales; elle est sûre que, servie par de si courageux patriotes, l'Italie, fidèle alliée, ne laissera passer aucune des chances de sa prochaine

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Lundi 20 Mars (596<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — A l'ouest de la Meuse, l'ennemi a dirigé un bombardement assez violent sur la région au sud de Malancourt. A l'est, après une préparation d'artillerie, les Allemands ont lancé sur nos positions de la côte du Poivre une petite attaque qui a complètement échoué. Bombardement intermittent de la région de Vaux.

En Woëvre, nuit calme, sauf une canonnade assez vive aux Eparges.

Aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front.

**VINGT-TROIS HEURES.** — En Argonne, notre artillerie a bouleversé les tranchées allemandes au nord-est du Four-de-Paris. A la Haute-Chevauchée, un tir de destruction sur des ouvrages ennemis a été suivi d'un dégagement considérable de vapeurs sulfureuses provenant de réservoirs détruits par nos obus. Nous avons énergiquement canonné le secteur Avocourt-Malancourt et dispersé des rassemblements ennemis signalés au nord du bois de Montfaucon.

A l'ouest de la Meuse, les Allemands ont fait au cours de la journée, après un intense bombardement d'obus de gros calibre, une tentative d'élargissement de leur front d'attaque. Une nouvelle division ennemie, récemment transportée d'un point éloigné du front, a dirigé une très violente attaque, accompagnée de jets de liquide enflammé, sur nos positions entre Avocourt et Malancourt. Nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses et d'infanterie ont fait subir à l'ennemi de fortes pertes et brisé l'effort des assaillants qui n'ont pu progresser légèrement que sur un point du front attaqué dans la partie est du bois de Malancourt. Bombardement violent de la cote 304 et de la région des Bois-Bourrus.

A l'est de la Meuse et en Woëvre l'activité de l'artillerie a été intermittente.

### LA GUERRE AERIENNE

Ce matin, vers 4 heures, des avions anglais, français et belges ont bombardé le champ d'aviation de Houttave, est d'Ostende. Dix-neuf avions français y ont pris part et sont tous rentrés.

Dans la nuit du 19 au 20 mars, nos avions de bombardement ont lancé vingt-cinq obus sur la gare de Dun-sur-Meuse où d'importants mouvements de troupes avaient été signalés. Tous les projectiles ont exactement porté au but.

Dans la matinée du 20 mars, un de nos avions de chasse a abattu dans la région de Verdun un appareil ennemi qui est tombé dans nos lignes.

## AUTOUR DE LA BATAILLE

### L'heure des explications

Lorsqu'il s'avéra que l'offensive de Verdun allait aboutir à un échec, l'Allemagne entreprit une campagne de mensonges. On ne la crut pas. Se ravisant, le gouvernement impérial décida de se taire. L'opinion, alors, examina les faits. Voici que, pour la troisième fois, l'Allemagne change d'attitude: elle cherche — et trouve — des explications à son insuccès. Cette nouvelle manœuvre réussira-t-elle? On en peut douter.

Les journaux ennemis enregistrent — par ordre évidemment — cette pitoyable déclaration de l'état-major allemand :

Il est exact que les Allemands n'ont pas pris la cote 295, mais ils ont pris la cote 265. Or, d'après la carte de l'état-major français, c'est là

**ÉLIXIR COMBIER**

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22



cote 265 et non la cote 295 qui est appelée le Mort-Homme. Le mot est imprimé, en effet, exactement sur les chiffres de la cote 265 et effleure à peine les courbes de niveau de la cote 295.

Il n'y a, d'une telle chinoiserie, que l'aveu qui importe: l'ennemi n'a jamais atteint la cote 295... C'est bien ce que nous savions...

Un tel aveu, cependant, est significatif. L'Allemagne, après avoir tenté de le dissimuler, est amenée à le commenter. Mais les commentateurs sont singulièrement embarrassés. Voyons-les:

La Gazette de Francfort écrit:

A ceux qui se préoccupent de la lenteur de notre avance, on peut répondre que c'est précisément la supériorité de notre artillerie lourde qui nous permet d'avancer lentement, mais à coup sûr, avec des pertes relativement légères. Nous avons indiqué comment nos groupes d'attaque se préparent mutuellement la voie. Grâce à nos attaques échelonnées, le commandement allemand obtient le maximum de concentration possible de feux d'artillerie sur le secteur du front ennemi que l'on attaque, et il lui devient ainsi possible d'envelopper les positions adverses voisines du terrain conquis.

Puis, très vite, le même journal parle d'autre chose, d'autres attaques:

Les opérations ont jusqu'ici prouvé que le commandement allemand sait où il va, et les opérations prochaines démontreront aux Français ce qu'il en est de la « confusion de l'état-major ennemi » et de « la baisse de l'esprit d'offensive dans l'armée du kronprinz ».

Mais ces autres attaques, l'Allemagne, après le terrible effort de Verdun, est-elle bien en mesure de les déclencher rapidement?

On sait que dans la journée de samedi, les Allemands ont bombardé le front des Eparges. Un correspondant anglais écrit à ce sujet que la position est tenue en force, et qu'il est peu probable que l'ennemi se risque à tenter de prendre cette position. Et il en est de même sur tout notre front.

La vérité est que la déception est grande et que, pour en atténuer les conséquences, on affecte de considérer qu'on tient la victoire définitive. Il y a quelques jours, on annonçait même, avec une certaine emphase, que l'Allemagne préparait une troisième campagne d'hiver.

Malgré ces rododendros, le gros de la population allemande ressent une lassitude de la guerre, et la retraite de l'amiral Tirpitz est un avantage sérieux remporté par le parti modéré.

De Genève, on télégraphie:

Le mot d'ordre donné à la presse allemande est de nier l'importance des pertes subies par les armées du kronprinz. On déclare que les Français ne sont pas en état d'être renseignés; que seuls les Allemands sont à même de connaître leurs pertes, dont « les proportions correspondent aux succès obtenus et ne les dépassent aucunement ».

De ces affirmations, on sait ce qu'il faut retenir.

## Ils mentent toujours

Fidèle à son système de mensonge, l'état-major allemand continue aujourd'hui à taire les échecs réguliers de ses attaques et à nous en prêter d'imaginaires. Les Français, dit-il, ont tenté, avec une division nouvellement amenée, une attaque restée sans résultat contre le village de Vaux. Inutile de démontrer l'inexactitude du fait: nous tenons la plus grande partie du village de Vaux, ce sont les Allemands qui ont voulu nous en déloger, et n'ont pas réussi. Ce qu'il faut seulement retenir, c'est qu'on cherche à faire croire au public allemand que nous jetons sans cesse des troupes fraîches dans la mêlée, afin d'excuser l'arrêt prolongé de l'offensive, dont on commence à s'inquiéter en Allemagne.

## Les Grecs observent les Bulgares avec inquiétude

ATHÈNES. — Les récents incidents de frontière, provoqués par les Bulgares, indisposent l'opinion publique grecque; tous les journaux, sans distinction de parti, adressent aux agresseurs de sérieux avertissements.

Le Neon Asty, qui reçoit souvent des inspirations de M. Gounaris, dit que la fréquence de ces incidents signifie que de l'autre côté de la frontière il existe une certaine anarchie ou une hostilité mal dissimulée.

La Patrie dit qu'il est impossible de décrire l'enthousiasme des soldats grecs à la seule pensée qu'ils auraient l'occasion de donner une nouvelle leçon à leurs ennemis séculaires.

Nous commencerons prochainement la publication de:

## UN CŒUR BLESSÉ

par Edouard PONTIÉ

histoire d'une petite Parisienne que la guerre surprend en Allemagne.

On lira avec intérêt ces aventures d'une courageuse Française en butte, de l'autre côté du Rhin, aux plus odieuses persécutions.

## Quatre hydravions allemands survolent l'Angleterre

### UN D'EUX EST ABATTU EN MER

Un nouveau raid d'aéroplanes sur l'Angleterre vient de se produire. Comme les précédents, il a occasionné la mort d'innocents civils, d'enfants et de femmes. Voici le communiqué du War Office:

Quatre hydravions allemands ont survolé aujourd'hui la partie est du comté de Kent. Les deux premiers ont apparu au-dessus de Douvres, l'un à 1 h. 57, l'autre à 2 heures de l'après-midi, volant à environ cinq ou six mille pieds. Le premier a jeté six bombes dans la rade, puis il est reparti vers le nord-ouest, lançant cinq bombes sur la ville. L'autre assaillant, après avoir passé au-dessus de Douvres, est apparu à Deal, à 2 h. 13 de l'après-midi, où il a jeté plusieurs bombes.

Les deux derniers avions sont apparus au-dessus de Ramsgate, à 2 h. 10 de l'après-midi; ils ont lancé plusieurs bombes sur la ville, l'un d'eux s'est dirigé vers l'ouest, l'autre vers le nord, poursuivi par un avion anglais.

On dit qu'une bombe aurait été lancée sur Margate. La deuxième machine est apparue à 2 h. 10, au-dessus de Westgate où plusieurs de nos aéroplanes sont partis à sa poursuite. Aucune bombe n'a été lancée sur Westgate.

Les pertes connues jusqu'ici sont de trois hommes, une femme et cinq enfants tués; dix-sept hommes, cinq femmes et neuf enfants blessés.

L'officier aviateur Bone, occupant seul un aéroplane, est allé à la poursuite d'un hydravion allemand jusqu'à trente milles en mer.

Il a forcé l'ennemi à descendre après un quart d'heure de combat. La machine allemande était criblée de balles et son occupant avait été tué.

Le Daily Mail a reçu de ses correspondants les détails suivants:

A Douvres, quatre personnes ont été tuées et plusieurs blessées, dont de nombreux enfants. Une bombe est tombée sur le toit d'une institution d'enfants, d'autres sur un magasin, sur un grand immeuble et quatre dans la mer. Les aviateurs anglais se lancèrent rapidement à la poursuite. Le temps était clair, avec brise du sud-est.

A Margate, une bombe est tombée sur une maison particulière, sans faire grand mal.

A Ramsgate, les pirates, venant de la mer, ont survolé la ville durant cinq minutes et lancé dix bombes. La devanture d'un magasin de la grande rue a été démolie et le grand immeuble de l'hôpital canadien très endommagé.

C'est le quartier ouvrier qui a le plus souffert. Plusieurs maisons ont été démolies. Une bombe est tombée sur une auto, dont le chauffeur a été tué; une autre sur le toit d'une école servant d'hôpital.

La plupart des victimes sont des enfants de quatre à dix ans, frères et sœurs, qui se promenaient par cette magnifique journée de printemps.

A ces informations de source anglaise, il convient d'ajouter que les Allemands avaient sans doute l'intention de faire convoyer leurs appareils par un zeppelin, car, ainsi que nous l'avons annoncé, un de ces dirigeables fut signalé faisant des essais au nord de Winschoten.

Remarquons enfin que si de nombreux avions allemands et même des zeppelins ont été détruits déjà par des aviateurs anglais, c'est la première fois qu'un appareil allemand est descendu au cours d'un raid sur les côtes anglaises.

### Les victimes

LONDRES. — Le nombre des personnes tuées par les projectiles des quatre hydravions qui ont effectué un raid hier sur le comté de Kent est maintenant de 11, à savoir: 6 à Ramsgate et 5 à Douvres. Six de ces victimes étaient des enfants qui se rendaient à l'école du dimanche.

### Communiqué britannique

LONDRES (Communiqué britannique du front occidental):

Hier samedi, l'ennemi, après avoir fait éclater des mines, a repris trois entonnoirs à la redoute Hohenzollern.

Aujourd'hui, l'artillerie a manifesté de l'activité près d'Arras, d'Armentières et de Witschaete.

Il y a eu de nombreux combats aériens; un appareil ennemi a été descendu près de Radinghem. Tous les appareils britanniques sont revenus. Vigoureusement attaqués, ils ont repoussé leurs adversaires, dont ils ont endommagé un appareil, le forçant à atterrir.

### Formation d'un nouveau corps d'armée en Angleterre

LONDRES. — Le roi a autorisé une nouvelle formation militaire qui prendra le nom de « corps de défense royale ».

La paie de ce corps sera la même que celle de l'infanterie régulière.

L'objet de la création de ce nouveau corps n'est pas connu, mais il se pourrait qu'il se rapportât à la position des hommes mariés enrôlés selon la méthode Derby.

### Le prince de Galles rejoint l'armée d'Egypte

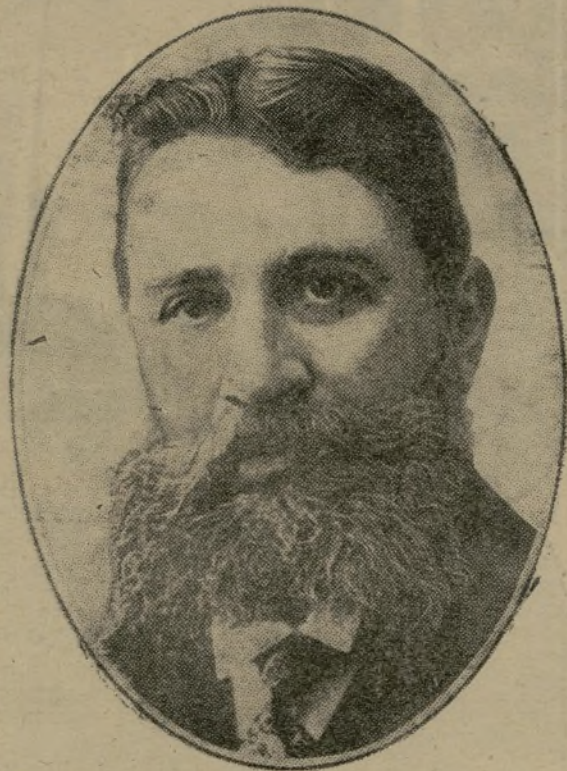
LONDRES. — Le ministre de la Guerre annonce que le prince de Galles est arrivé en Egypte où il remplira les fonctions de capitaine d'état-major auprès du commandant en chef du corps expéditionnaire de la Méditerranée.

### La santé de M. Asquith

LONDRES. — L'état de santé de M. Asquith s'est amélioré et il a pu quitter la chambre, mais il ne pourra sortir avant quelques jours. Il n'assistera pas, cependant, cette semaine, aux séances de la Chambre des Communes.

### UN ATTENTAT

contre le premier ministre de Bulgarie



M. RADOSLAVOV

BUGAREST. — Alors que M. Radoslavov, président du Conseil de Bulgarie, rentrait en voiture découverte à son domicile, à Sofia, un employé des postes, Ivanof, tira sur lui deux coups de revolver.

Une balle se perdit dans la capote de la voiture, l'autre blessa le cocher au bras. Un étudiant désarma l'auteur de l'attentat.

## BANQUE DE FRANCE

### Vente de titres à Londres

Les ordres de vente de titres sur le marché anglais sont reçus à la Banque de France, 25, rue Radziwill, Paris, et dans ses succursales.

Sont seuls admis les ordres donnés par des Français concernant des titres cotés à Londres, timbrés français ou non.

Les donneurs d'ordres doivent justifier que ces titres se trouvaient déjà en leur possession antérieurement au 1<sup>er</sup> août 1914 ou sont demeurés sans interruption depuis cette date en la possession de Français.

Les titres sont remis à l'appui de chaque ordre. La Banque se charge de leur régularisation pour le compte du donneur d'ordre au point de vue du timbre anglais, s'il y a lieu.

La Banque de France prend à sa charge les frais d'envoi et d'assurance; elle ne perçoit, pour l'ensemble de l'opération, aucune commission d'aucune sorte et ne décompte au vendeur d'autres frais que ceux qu'elle paie elle-même à Londres.

Lorsque l'ordre a été exécuté à Londres, la Banque en avise le donneur d'ordre et le règlement en est effectué à Paris par la Banque de France en francs, au cours moyen du change à vue du jour où le produit de la vente est porté par la Banque d'Angleterre au crédit de la Banque de France.

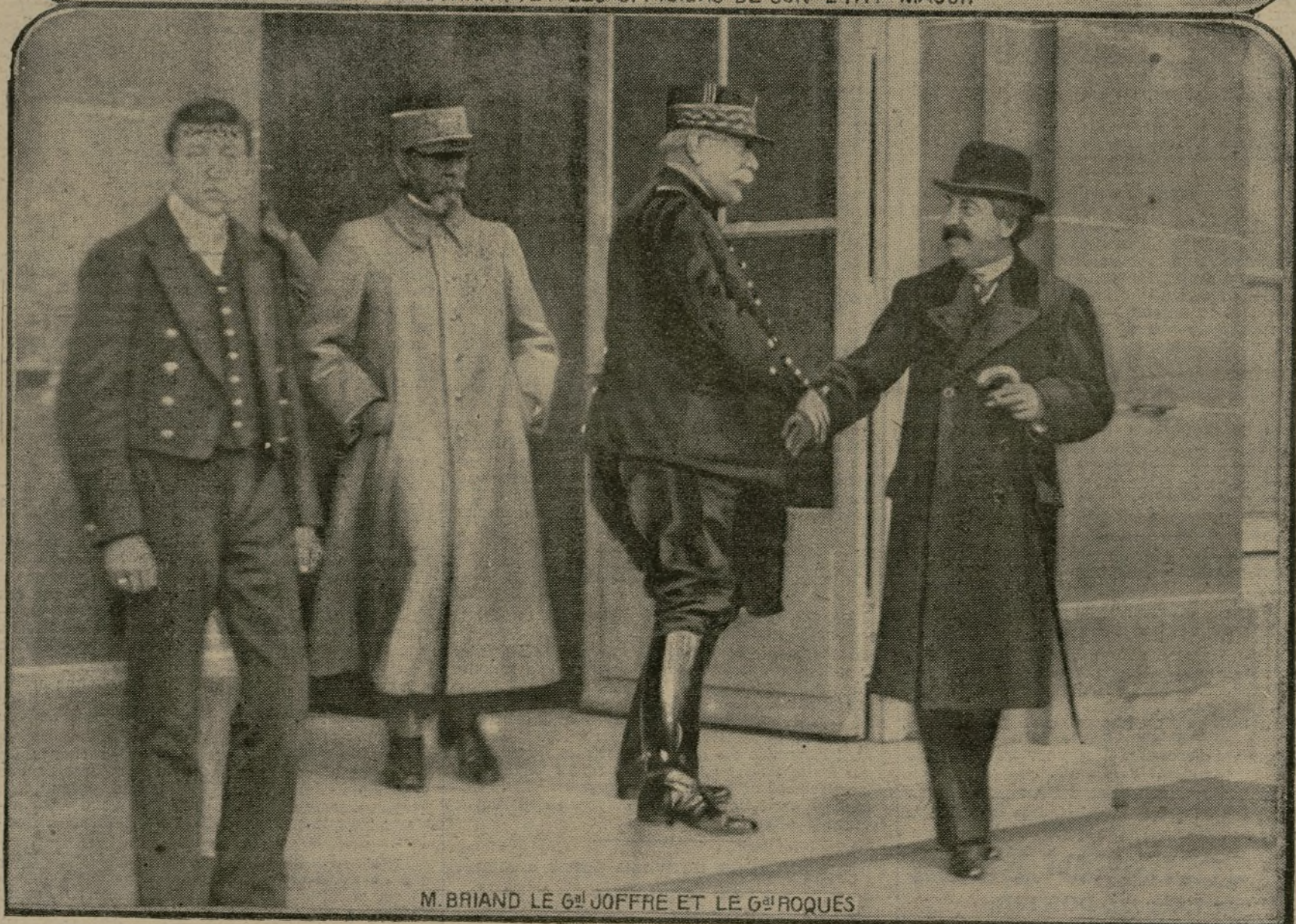
La date du règlement est subordonnée aux usages de la place de Londres.



## LE GÉNÉRAL CADORNA AU QUAI D'ORSAY



LE G<sup>ral</sup> CADORNA (X) ET LES OFFICIERS DE SON ETAT-MAJOR



M. BRIAND LE G<sup>ral</sup> JOFFRE ET LE G<sup>ral</sup> ROQUES

Après son arrivée à la gare de Lyon, le généralissime Cadorna s'est rendu à son hôtel, d'où il est reparti pour le quai d'Orsay, où M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, a offert en son honneur un déjeuner officiel. A ce déjeuner assistaient, entre autres, le généralissime français et notre nouveau ministre de la Guerre, le général Roques.



# • DERNIÈRE HEURE •

## L'héroïque résistance de Verdun marque le déclin du prestige allemand

### Les félicitations de l'armée britannique

Le général commandant en chef a reçu du général en chef des forces britanniques en France le message suivant :

« L'armée britannique déplore les pertes subies par les nobles troupes françaises dans la grande bataille qui fait toujours rage, mais elle tient à vous exprimer toute l'admiration qu'elle ressent pour les exploits héroïques de l'armée française autour de Verdun, où l'Allemagne brise en vain ses forces contre les indomptables soldats de la France. »

Signé : HAIG.

En réponse à ce message, le général en chef a répondu :

« L'armée française remercie l'armée britannique des sentiments de profonde sympathie qu'elle veut bien lui témoigner pendant que se livre la grande bataille de Verdun. Dans la lutte ardente qu'elle soutient, l'armée française sait qu'elle obtiendra des résultats dont bénéficieront tous les alliés et elle sait aussi que lorsque récemment, il a été fait appel à la camaraderie de l'armée britannique, celle-ci a répondu en offrant son concours le plus complet et le plus rapide. »

Signé : JOFFRE.

### « Les Allemands ont perdu la bataille de Verdun. »

GENÈVE. — « Les Allemands ont perdu la bataille de Verdun » écrit ce soir dans le *Journal de Genève*, le colonel Feyler, et l'éminent critique explique que pour l'Allemagne, tout est à refaire, tout est à recommencer.

« La guerre reprend comme à ses débuts. Le problème est pour l'Allemagne exactement le même. Auquel des deux adversaires de l'ouest ou de l'est, convient-il de décider la paix en premier lieu ? L'adversaire de l'ouest a répondu la bataille de Verdun. Or, si les apparences ne sont pas trompeuses, la bataille est perdue. Le problème n'a donc pas été résolu. »

« Après vingt mois d'efforts, quatre grandes offensives, vingt-sept classes précipitées dans des hécatombes, 2 à 3 millions d'hommes, hier pleins de vie et sains pour le travail, aujourd'hui tués ou estropiés ; 40 milliards d'activité économique gaspillés, une flotte de commerce confisquée, un éclatant passé détruit, et un long avenir compromis ; après vingt mois de courage inutile, de souffrances, de pleurs et de cris ; vingt mois d'humanité mutilée, vingt mois de désespoir, l'état-major impérial pose le même point d'interrogation devant l'exécution du même forfait. »

### Comment les Hongrois sont renseignés

GENÈVE. — On s'étonne et on s'indigne parfois de la façon dont le public allemand est renseigné par les journaux sur les événements militaires. Mais que dire de la façon dont est renseigné le public hongrois ? Ici, les mensonges dépassent toute mesure et deviennent amusants, tellement ils sont abracadabrants.

C'est ainsi que dans le *Pesti-Hírlap*, le principal journal de Hongrie, on lit, en date du 14 mars :

Verdun est près de se rendre et l'état-major français cherche à se retirer sur la ligne Belfort-Epinal-Toul-Bar-le-Duc, étant donné que ses réserves n'arriveront plus. Kitchener a nettement refusé d'envoyer des troupes. Une fois Verdun cerné par les troupes allemandes, cette place n'arrêtera plus beaucoup l'avance de nos alliés sur Paris.

Le même numéro contient environ trois colonnes de cet acabit. On comprend dans ces conditions que le moral des Hongrois reste excellent.

### La discorde au Reichstag

BERNE. — Les discussions s'aigrissent et le ton se hausse en Allemagne. Le désaccord paraît chaque jour plus violent. La note officielle de blâme ajoutée par l'agence Wolff aux motions des nationaux-libéraux, des conservateurs et du centre paraît avoir indigné les radicaux et les socialistes.

La *Gazette du Peuple de Leipzig*, organe de la minorité socialiste, s'exprime ainsi dans son numéro du 18 mars :

Malgré la réserve visible de la forme, l'aggravation du conflit apparaît. Seulement, le travail qui s'opère dans la coulisse n'aboutit pas au dernier moment à un accord. On peut s'attendre à un choc violent au Reichstag, ou du moins à la commission du budget. Alors, la social-démocratie, elle aussi, aura la possibilité d'exposer son point de vue dans ce différend.

La *Voix du Peuple*, de Chemnitz, organe de la majorité socialiste, écrit de son côté le 18 mars : Le débat de ces motions est une monstruosité. Pour les commenter, il faudrait discuter publiquement de l'efficacité technique des sous-marins et de leur limite. Ce serait une simple trahison.

### L'inquiétude allemande se trahit dans les discours prononcés à la Diète de Prusse

GENÈVE. — La Diète de Prusse a discuté la question de l'administration des finances.

M. Stroebel, socialiste, a déclaré que les six septièmes de la population de la Prusse ont un revenu variant entre neuf cents et trois mille mark et cinq sixièmes un revenu au-dessous de 1.800 mark, ce qui prouve qu'une grande partie de la population de Prusse vit dans une grande détresse et que les nouveaux impôts sont injustes.

En outre, le taux élevé de l'imposition a pour effet que la plupart des contribuables font de fausses déclarations.

La guerre, qui est la plus grande immoralité existante, n'a rien changé, sauf que les prix ont doublé, mais les capitalistes ont fait des gains immenses et encore réussissent-ils à se soustraire aux impôts sur les bénéfices de guerre en achetant en quantités des bijoux, surtout des brillants qui ne sont pas imposés.

L'orateur a terminé en disant qu'il était nécessaire de terminer la guerre aussi vite que possible, si on ne veut pas rendre impossible la vie financière et économique de l'Allemagne qui ne pourrait plus faire face au paiement des intérêts des dépenses de guerre.

Le ministre des Finances, M. Lentze, a déclaré que le discours de M. Stroebel était profondément antipatriotique et qu'il ne pouvait pas y répondre.

Le budget a ensuite été voté.

### Un suprême effort en faveur de l'emprunt

LONDRES. — Le gouvernement allemand a lancé au peuple allemand un vigoureux appel l'invitant à souscrire au nouvel emprunt. Le texte, parvenu à Londres, est très long ; il fourmille d'italiques, de petites capitales et débute par de gros en-têtes :

« Chacun peut et tous doivent payer. »

Il insiste sur les merveilleuses victoires allemandes à l'ouest, à l'est et au sud, et continue ainsi :

« Nos ennemis ploient aujourd'hui sous les craintes que leur inspirent la sécurité de leurs possessions menacées. Leur projet diabolique de nous faire périr par la faim, nous, nos femmes et nos enfants a été vain. » Il a été contrecarré par la grâce d'une Providence munificente et par la volonté de vaincre qui anime le peuple allemand uni, ferme et rempli d'abnégation. Il y a longtemps qu'a été transcendée la muraille de famine dont ils prétendaient nous encercler.

« Et cependant, nos ennemis ne veulent pas reconnaître que leur cause est perdue. Ils comptent sur la faillite finale de nos ressources financières. Ils comptent sur notre banqueroute. »

### Les Italiens repoussent toutes les attaques ennemies

ROME. — Commandant suprême, 20 mars :

Sur tout le front, activité croissante de l'artillerie, particulièrement intense dans la vallée de Sugana et sur le moyen Isonzo. Dans les deux zones, on signale l'arrivée de renforts à l'artillerie ennemie contre nos positions de Montecello (vallée de Sugana). L'adversaire a essayé, le 18 mars, de petites attaques qui ont été promptement repoussées.

Des actions plus violentes se sont développées sur le moyen Isonzo pendant la nuit du 18 mars et la journée suivante.

Nos troupes ont repris à l'ennemi une partie des tranchées occupées par lui sur la hauteur de Santa-Maria et ont repoussé ses nouvelles attaques contre nos positions au sud de Cigini et vers Selo.

Ayant ainsi nettement arrêté tout progrès de l'ennemi, nous avons reporté en arrière, d'environ 500 mètres, une partie de notre occupation avancée, en correspondance avec la hauteur de Santa-Maria, afin de nous soustraire à l'action par enfilade des nouvelles batteries ennemies. L'opération s'est effectuée avec ordre et calme en dehors de toute pression de l'ennemi.

## UNE LETTRE DE MENACES de von Bissing au cardinal Mercier

AMSTERDAM. — Selon un télégramme de Bruxelles, von Bissing, gouverneur général de la Belgique, a envoyé la lettre suivante au cardinal Mercier, au sujet de son dernier mandement :

« Vous savez fort bien que je n'empêcherai jamais Votre Eminence de communiquer aux fidèles ce que Sa Sainteté désire leur faire savoir par votre intermédiaire. Mais, outre cela, Votre Eminence se permet, dans sa lettre pastorale, des déclarations politiques contre lesquelles je proteste délibérément. »

« Il est tout à fait inexcusable que Votre Eminence fasse naître des espoirs injustifiés en ce qui concerne l'issue de la guerre. Ainsi par exemple, Votre Eminence mentionne des remarques erronées émises par des personnes ignorant les événements et qu'on ne pourrait certainement pas qualifier d'experts. »

« Il est particulièrement inadmissible que votre mandement parle d'une menace possible aux libertés religieuses des populations du territoire occupé. Votre Eminence sait fort bien qu'une telle suspicion est entièrement dénuée de fondement. »

« Je me retiendrai de soumettre à Votre Eminence, ainsi que je l'ai fait jusqu'ici, les offenses commises par le clergé sous ses ordres, Votre Eminence donnant l'exemple de l'insubordination. »

« Votre Eminence répondra certainement une fois de plus qu'elle n'a pas saisi le sens de certains passages. Sa lettre de controverse à ce sujet est entièrement inutile. Je ne la rouvrirai pas. »

« Je suis fermement résolu à ne plus permettre à Votre Eminence d'abuser de son haut ministère pour créer une agitation politique de laquelle de simples citoyens peuvent avoir à répondre. J'avertis Votre Eminence d'avoir à renoncer à toute activité politique. »

### Le communiqué russe

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

#### FRONT OCCIDENTAL

Dans la région du lac Kanger, un détachement allemand qui tentait de pénétrer dans nos lignes a été dispersé par notre feu.

Au sud de la région de Drinsk, vives actions d'artillerie et d'infanterie engagées dans quelques secteurs.

Les attaques de l'ennemi au sud du lac de Drisviaty ont été repoussées par nos tirs.

Dans la région à l'est de la bourgade de Tre-retsch, nous avons enlevé d'assaut Velikaie-Selo.

Dans la région, sud de la même bourgade, en repoussant les attaques de l'ennemi, nous nous sommes emparés de deux mitrailleuses.

Entre les lacs de Naroch et de Wichnevskie, nos troupes ont occupé, à la suite d'un combat, le village de Zanapocz et une partie des tranchées de l'ennemi près du village d'Ostroclany.

En Galicie, sur le Dniester, nos éléments aidés par l'artillerie ont enlevé par un coup énergique les tranchées et la tête du pont à l'est du village de Mikhaltche.

#### FRONT DU CAUCASE

Sur le front du littoral, les Turcs ont tenté en divers endroits d'avancer ; les tentatives ont été repoussées par nos feux de la côte et de la mer.

Continuant la poursuite de l'ennemi, nos éléments ont capturé de nouveau quelques officiers turcs et plus de cent cinquante askeris, et en outre des mitrailleuses.

#### Les Autrichiens évacuent Usciezsco

GENÈVE. — Les Autrichiens annoncent avoir dû évacuer la tête de pont et le village d'Usciezsco, sur le Dniester.

### Le torpillage de la Tubantia

AMSTERDAM. — Le *Nieuwe Van den Tag* apprend que le gouvernement néerlandais a envoyé au gouvernement allemand une note très énergique relative à l'incident du *Tubantia*.

### Un aéroplane allemand atterrit en Hollande

AMSTERDAM. — Le *Maasbode* apprend qu'un aéroplane allemand venant de Coblenz et portant les marques B2 1.069/15 est descendu hier à Herpt (Gelderland). Les deux aviateurs qui l'occupaient essayèrent de repartir aussitôt après avoir atterri, mais les soldats hollandais secondés par des civils les en empêchèrent. Ils ont été internés à La Haye.



# L'Evolution de l'Allemand à travers les Ages

Dessins d'Henri ZISLIN



1. — Dans le Paradis situé par le vieux Bon Dieu Thor, sur l'arbre du Bien et du Mal, près des sapins noirs et des terres après du fin d'empire de Bochie, qui était déjà sous la domination d'une caste d'aigles voraces, vivaient un homme et une femme. Ils étaient beaux et graves comme les jeunes mamouths qui paissaient, à leurs pieds, l'herbe maigre et étaient gras et redoutables, avec leurs poings fermés, des trognes pleines de morgue et de suffisance. Et, par leurs travaux laborieux, ils donnèrent naissance à d'innombrables petits Boches...

2. — ...Et la terre fut peuplée d'eux et d'autres races, que, dans la candeur de leur âme, ils jugeaient frivoles et inutiles à l'humanité, ils leur déclarèrent la guerre. Ce fut l'âge de la pierre. Un Herr Doctor inventa les armes tranchantes, et, par ce haut fait de science, fut autorisé par le chef casqué la tribu à porter l'Ordre des lunettes d'or. Et ils vivaient de peu, toujours par monts et par chemins, pillant, maintenant, véritables aimants vomis par quelque enfer; et ils habitaient des cavernes profondes...

3. — ...Mais un royaume grandit près d'eux qui était la Neustrie et l'Austrie. Les femmes y étaient très belles, avec de longs cheveux noirs roux, des robes trainantes, brodées et rebrodées de soie et d'argent. Elles habitaient des villas à portiques, garnies de fleurs et de tapis. Des vases et des parfums s'entassaient dans leurs demeures. Et alors, dans le « ring » où étaient venus s'allier tous les chefs pillards du Centre, ils décidèrent une expédition brusquée. Seulement, ils avaient omis sans la force, l'adresse et la puissance de ceux qui prétendaient supprimer de la terre. Ils n'emportèrent que des femmes, des vases et des bijoux; mais de l'Austrie et de la Neustrie, ils n'emportèrent rien !...

4. — ...Plus tard, dans l'histoire, s'étant affranchis en principautés aussi nombreuses que méchantes, ils vécurent heureux dans leurs burgs ayant trouvé le bonheur dans la contemplation criminelle des malheurs d'autrui. Leurs seigneurs s'érigeaient chaque jour, bardés de fer et d'acier, sur leurs trônes, pour rôtir l'injustice. Et chaque jour, en hommage à leur digne prospérité de l'opulence des rapines et des crimes, ils agrippaient le serf et pendaient le juste; et, après ces fêtes de l'esprit et du cœur, leurs trognes étaient plus rouges, leurs mains plus crochues...

5. — ...Et ce fut la guerre de Trente Ans. Par bandes de cent, de mille et de dix mille reîtres, ils se louèrent à tous les maîtres pour toutes les causes, sans mesure, ni jugement. Quelquefois, ils bataillaient contre ce qu'ils avaient défendu la veille, harcelant, bourradant, rançonnant le pauvre des campagnes. Ils n'avaient qu'un désir, agripper à mains pleines l'argent d'autrui. Et plus souvent encore, ayant brûlé un château ou quelque village, ils emmenaient les enfants et les femmes, les chefs-d'œuvre d'église et les vins généraux — et ils ne rendaient rien...



6. — ...1814. Blücher et le roi de Prusse, après l'abdication de Fontainebleau, célèbrent leur victoire de la campagne de France. Mais quelle victoire et par quelles armes ! Ils ignorent la grandeur de la chute, le respect du vaincu, la noblesse de l'exil. Ils ont conquis ! Couronné en tête et décorations au ventre, les roitelets d'Allemagne se saoulaient avec le vin de France. Et dans ces verres de fin cristal, ils boivent à pleins bords l'orgueil, l'orgueil de la victoire, de la beauté qu'ils souillent, de l'élégance qu'ils saccagent et qu'ils s'adjugent... Ils boivent !...

7. — ...1870. La montée de l'orgueil qui gagne d'autres victoires, bientôt victoires économiques, victoires de la finance et du commerce. Ils sont lourds, prolifiques de science, avarés de bonté, espions par nature et nécessité. Comment gagneraient-ils, autrement ?... Casqué à pointe en tête, la croix de fer au cou, ils pendent d'humbles gens devant des villages en ruines, ils rançonnent, pillent, saccagent, et leur empereur sort de Versailles une bouteille de vin sur la hanche, des chiffons de papier dans sa poche, l'Alsace enchaînée, captive et désolée derrière lui...

8. — ...La paix. Les grandes casernes hygiéniques, les universités. Heidelberg. L'âge des tavernes, les balafres, les orgies de science, de musique et de bière. L'âge du fer : Essen, Krupp, l'Empereur; et, dans les lointains de son esprit calculateur et théâtral, l'Orient, Bagdad, l'empire de

monde, la prochaine guerre... le sommet de la kultur... Et devant l'univers, la mascarade des sentiments; pour les ennemis de demain, que l'on tâte déjà de la griffe: la Paix, au-dessus de tout !...

9. — ...1915. L'Yser. Le Boche a senti sa puissance décroître, lui échapper. Que sait-il de l'avenir ?... Il n'a pas eu Paris, ses jouissances, sa ruine. Alors ?... Pour cuver sa rage, il entreprend de se terrer, de s'enfouir, par besoin naturel et par atavisme inconscient. Les tranchées: l'âge des cavernes est revenu... Quelle monstrueuse leçon, quel geste effrayant, s'il le comprenait, pourtant, ce retour à la bête éternelle ! Demain ?... Que sera demain ?...

10. — ...Le vieux Bon Dieu Thor, dira l'histoire, évanoui dans les fumées du Paradis boche qui n'avait jamais existé, abandonné à lui-même le dernier homme de Bochie. Et il a vu, le pauvre, du haut de l'arbre de « sa » science, « son » œuvre : des morts, des ruines, du feu, du sang. Et le dernier homme de Bochie, velu, jaune, maigre, ses chausses effrangées comme les pieds d'un faune, la barbe longue, le front fuyant, s'est confondu avec le noir des bois, l'or des automnes, l'ombre des taillis; et il est redevenu ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être: une bête, une bête si laide, si lamentable et si farouche, qu'aucune autre bête ne l'a plainte et qu'aucun homme ne l'a chantée !

Michel Annebault.





## LETTRE DE RUSSIE

## L'Empereur à la Douma

Pétrograde, février 1916.

Vous savez déjà ce qui s'est passé à la première séance de la Douma d'Empire. L'empereur en personne (ce qui ne s'était jamais vu) est venu, selon la formule officielle, « prier avec la Douma ». J'ai assisté à cet événement historique, et si je l'appelle historique c'est parce que tout le monde, ici, est convaincu que la postérité le retiendra et que l'histoire en fera mention. Eh bien ! j'aurai eu une occasion de constater qu'il n'y a rien de plus simple que ces grands coups de théâtre d'où les historiens font dater des époques nouvelles. Celui-là a été d'une simplicité particulière, qui l'a rendu encore plus majestueux.

Ce qui, au fond, m'a le plus étonné dans cette circonstance, c'a été de m'y voir. Qu'un simple mortel, comme moi, ait pu se trouver à trois pas d'un empereur qui commande à cent soixante-quinze millions d'hommes, au moment où ce monarque accomplissait un des actes les plus significatifs de son règne, c'est une chose qui ne pouvait manquer de surprendre un Français, accoutumé aux déploiements de police et aux services d'ordre dont s'accompagnaient chez nous les cérémonies officielles. Mais c'est une des traditions de l'autocratie que ce libre contact du souverain et de son peuple, et l'empereur, en paraissant au milieu des députés réunis dans cette occasion solennelle, ne s'est pas entouré de plus de gardiens ni de plus de protocole que lorsqu'il se promène, les jours de grande fête, dans les jardins de Peterhof. C'est de la même façon familière qu'il est venu au palais de Tauride et que, au centre d'un cercle formé de députés, de diplomates, de journalistes, de simples curieux, il a prononcé les paroles dont le télégraphe vous a apporté le texte.

Rien n'a été plus spontané que la décision de l'empereur. Les ministres ne l'ont connue qu'au dernier moment. Le corps diplomatique n'a été prévenu qu'une heure avant la séance. Quant à la Douma, il n'y avait rien à quoi elle s'attendait moins, et la visite de l'empereur a produit sur elle un effet de surprise heureuse dont j'aurai donné la mesure en vous disant qu'un des plus notoires parmi les démocrates s'est empressé, en apprenant la nouvelle, d'aller revêtir une redingote conforme à la solennité de la circonstance.

Je crois bien que la Douma, avant cette session, était, en général, d'assez mauvaise humeur. L'apparition du souverain aura suffi pour donner à ses sentiments un nouveau cours. En voyant tant de figures heureuses, et même triomphantes, je songeais, sans doute, à part moi, que l'esprit parlementaire n'est pas partout le même et que la vérité constitutionnelle varie selon les climats. Il est d'autres lieux où l'accès des assemblées est interdit au chef de l'Etat, où son apparition dans l'enceinte des législateurs eût fait naître chez les purs un soupçon de césarisme. C'est dans une disposition d'esprit d'une nature différente que la Douma a vu l'empereur pénétrer pour la première fois dans le palais de Tauride. Pour elle comme pour le monde entier, il y a eu là un symbole : celui de l'union de la monarchie avec tous les partis, tous les organes, toutes les catégories de la nation. Et l'idée qui s'est imposée à un témoin, c'est que, après la victoire d'Erzeroum, c'était une autre preuve de force donnée par la Russie : on comprenait que ce coup, lui aussi, serait senti à Berlin, puisque les Allemands fondent toujours leur espoir sur la division et les discordes de leurs ennemis.

Oui, il faut avoir assisté à tous les moments de cette scène pour se rendre compte du véritable état moral de la Russie en guerre. Il faut avoir observé l'empressement des députés de toutes les opinions lorsque l'empereur a pénétré, parmi les acclamations, dans la salle des Pas-Perdus du palais de Tauride. Il faut avoir vu le visage rayonnant du président Rodzianko, qui garde sa belle prestance de colonel de cavalerie dans sa nouvelle incarnation de grand parlementaire. Il faut avoir vécu encore les minutes d'émotion où l'assistance entière, à genoux, a prié, avec les popes, devant les saintes icônes, pour le tsar, pour la famille impériale et pour la Russie. La voix puissante du président de la Douma dominait toutes les autres. Elle donnait le ton, dans cette grande manifestation de fidélité à la monarchie et d'accord national. Et cela aussi était un symbole... Des larmes, à ce moment, ont coulé de bien des yeux et sur des figures endurcies où l'on ne s'attendait guère à les voir. On regardait avec surprise certain spéculateur effronté qui chantait, lui aussi, les joues trempées de ses pleurs. Si c'était de l'hypocrisie, cet hommage rendu aux traditions et au loyalisme de la sainte Russie n'en aura eu que plus d'éloquence.

Lorsque Nicolas II, affable et souriant, a traversé la salle des séances et que les députés, debout, ont chanté l'hymne national qui appelle la bénédiction de Dieu sur le tsar, nous avons eu tous le sentiment que l'union de la Russie et sa

volonté de vaincre venaient d'être prouvées mieux que par toutes les paroles, mieux que par tous les discours. Peut-être en d'autres circonstances ni la visite de l'empereur à la Douma, ni l'émotion de la Douma en présence de l'héritier de ceux qui ont « rassemblé la terre russe » n'eussent-elles offert le même sens ni possédé la même valeur. Peut-être l'impression d'une minute eût-elle été oubliée le lendemain. En temps de guerre et face à l'ennemi, les choses comptent double et retentissent plus loin. C'est pourquoi l'ouverture de la Douma par Nicolas II aura été encore plus qu'un symbole. Elle aura même été autre chose qu'un acte de politique intérieure. C'est surtout par rapport à la guerre que cet événement a été décisif et grandiose. Car devant cette affirmation, sous une forme nouvelle, de la volonté d'union de la Russie, de l'accord intime de toutes ses forces, nous avons eu l'impression joyeuse qu'une illusion de plus s'envolerait à Berlin...

Jacques Bainville.

## A PROPOS DES FRETS

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Un correspondant du *Journal des Débats* lui signale, comme élément de la hausse des frets, la taxe de 50 0/0 imposée par le gouvernement anglais sur les bénéfices des armateurs. Un consul britannique aux Antilles aurait fait doubler les taux du fret d'un contrat déjà conclu pour permettre aux armateurs de payer cette taxe. Le fait est un peu étrange ; il aurait besoin d'être examiné dans ses détails.

Mais je crois devoir vous communiquer les réflexions que m'inspire la communication ci-dessus.

L'intervention d'un consul britannique pour faire modifier un contrat de fret me paraît un peu étrange. L'incident aurait besoin d'être examiné de près. D'ailleurs ce n'est pas sur les frets que le gouvernement britannique perçoit un impôt de 50 0/0, mais sur les bénéfices des armateurs. Toutefois, il est certain que cet impôt a contribué très sensiblement, sur le marché général des frets, à élever les exigences des armateurs anglais, dont ont, à leur tour, profité les armateurs neutres qui, eux, gardent tout ou presque tout des bénéfices formidables provoqués par l'affolement dans la demande du tonnage.

Je voudrais vous citer un autre exemple de l'effet douloureux de certaines interventions de l'autorité britannique. Avant la guerre, les frets de minerais et de poteaux de mines pour l'Angleterre, frets de retour, étaient à la parité des frets d'aller de charbon. Aujourd'hui, on paie 55 à 60 francs pour transporter de Cardiff à Bordeaux ou Bayonne une tonne de charbon, mais on ne paie que 28 à 30 francs pour faire rapporter une tonne de poteaux de mines, cependant plus encombrante et beaucoup plus longue à manutentionner. Même phénomène pour le minerai de Bilbao. Ceci prouve que, sur les marchés où n'existe pas la même multiplicité de négociants et de courtiers acharnés à la recherche de tonnages pour des destinations multiples, les armateurs peuvent être forcés de se contenter de frets relativement raisonnables quoique encore magnifiques, et qu'une meilleure organisation de la concurrence dans la demande serait le seul moyen de remédier à la hausse continue des frets. Mais cela tient aussi à un fait particulier qui est le suivant : Pour faciliter l'alimentation de ses usines en minerai et de ses mines en poteaux, le gouvernement britannique a pris des mesures contre les navires qui ayant porté du charbon, se hâtaient de revenir sur lest pour profiter d'un nouveau chargement à un fret très élevé. Ces mesures ont, sans aucun doute influencé à la baisse les frets de retour, mais en diminuant la capacité de renouvellement du tonnage affecté au transport des charbons, elles ont notablement contribué à la nouvelle hausse des frets d'aller.

Or, ce sont les consommateurs français, y compris les usines travaillant pour la guerre qui supportent les frais accrus sur le charbon et ce sont les métallurgistes et les mines anglaises, fournisseurs de charbons, qui supportent les frets diminués sur les minerais et poteaux. On voit que les louables efforts du gouvernement britannique pour satisfaire à tous les besoins de la défense commune, peuvent avoir des effets qui ne se répartissent pas également entre les Alliés ; et ceci vient à l'appui de votre conclusion en faveur d'une collaboration plus étroite des gouvernements alliés dans l'étude des mesures propres à résoudre tous les épineux problèmes de la question des frets. Il leur en a été proposé plus d'une qui s'inspire d'un esprit d'équité et d'équilibre entre tous les intéressés. Nul doute qu'ils n'y donnent leur plus constante attention.

Veuillez, etc..

MARITIMUS.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demandez conditions spéciales à ses bureaux.

## Petits coins de Paris pendant la Grande Guerre

## LA "NATIONALE"

On peut entendre les provinciaux qui sont restés quarante-huit heures à Paris dire en revenant chez eux : « Rien de changé dans la capitale. Les carrefours sont encombrés. J'ai failli deux fois être écrasé. Les théâtres sont pleins et les cinémas débordent... » Ils ne jugent pas, mais s'étonnent. Pourquoi s'étonner ? N'est-ce pas naturel ? Un grand espoir anime tous les cœurs. Chacun sent que son devoir est de reprendre sa quotidienne tâche pour qu'à leur retour, les vainqueurs voient qu'on a aussi bien travaillé. Ceux qui ont conscience de leur force comme nous, doivent garder belle humeur et sécurité communicatives.

Pourtant, il est des signes des temps que nous vivons — ceux qui ne font que passer ne peuvent pas les discerner. Paris est comme toutes choses ; on ne le connaît parfaitement que dans « les coins » et ce sont ces coins qui sont révélateurs. Là, vraiment, on sent la guerre — certes, avec quel serrement de cœur ! Voici, par exemple, la bibliothèque nationale. Il est difficile, en temps normal, aux heures studieuses, d'y trouver une place. Il faut surveiller les sorties et d'avance garder son fauteuil. Le travail est facile, dans ces murs immenses où les reliures s'alignent, et c'est pourquoi on y vient... on y reste... on s'y plaît. Aujourd'hui, la salle ne bourdonne pas comme une ruche neuve. On y trouve plus de place qu'on n'en souhaite... et combien de fauteuils restent vides ! On voit des femmes surtout... des soldats de passage qui viennent respirer l'air qu'ils aimaient... des vieillards, tous ceux qui se consolent avec des chansons de gestes... de ne plus faire de gestes, de chansons.

La pénurie des lecteurs ne fait pas venir les livres plus vite. Au bureau, un seul conservateur et dans la salle, si peu de garçons ! Mais cette fois on ne s'impatiente pas. On attend en écoutant les conversations, et ces conversations ne sont plus les mêmes. Naguère, on entendait des discussions de textes, des indications pour les éditions, des renseignements sur les catalogues... de ces potins livresques qui éclairaient l'œil de bibliophile comme la rosée allume celui du mondain. Aujourd'hui on s'interroge... « Votre fils ? Votre frère ?... » On passe vite.

Mais voici dans l'allée centrale un homme qu'on reconnaît sans le connaître. Petit, sec, le regard plus haut que l'œil, profil d'oiseau, redingote noire éclairée d'une rosette, cravate plate, grise, où brille une épingle en diamants discrets. Grands pieds... mains fines mais rouges. On se retourne sans insistance sur son passage, plutôt par déférence que par curiosité. On se dit à l'oreille : Bergson. Lui, comme nous, cherche, va d'un casier à l'autre, s'absorbe dans ses livres, juvénile, fiévreux, autant que nous. Et je songe : La légende raconte que Bouddha, à ceux qui l'implorait, le priaient et l'interrogeaient, répondait : « Je ne suis pas un Dieu. Je suis un voyageur. » Celui-ci, dans sa modestie glorieuse, a l'air de dire à notre respect : « Passez, passez, je ne suis pas un maître, mais un disciple. »

Pour ne pas perdre de temps, midi sonnant, on vient à la buvette qui s'abrite dans le grand vestibule. Quelques clients à peine étudient le menu, et, chose étrange, n'ont plus le temps de lire leur journal et de repasser leurs notes entre les plats trop rapides.

Là aussi on reconnaît les figures familières naguère, et cette fois on se parle, car les mêmes angoisses ont créé une fraternité plus assurée. Mais voici un homme qui me sourit. Certes, son visage ne m'est pas étranger, pourtant, je ne saurais l'identifier.

— Vous ne me reconnaissez pas ? Untel.

— Ah ! oui, Mais...

— J'ai retiré ma perruque. Avec elle j'avais l'air si jeunel... On me prenait pour un embusqué.

Je pense que si chacun dut apporter sa part de sacrifice à la grande défense nationale — il ne faut pas détruire l'illusion de celui-ci qui croit en son mérite, pour avoir suspendu en *ex voto*, sa perruque à l'autel de la Patrie.

J. d'Orliac.

## Le cabinet du ministre de la Guerre

Par décision en date du 20 mars 1916, le ministre de la Guerre a arrêté ainsi qu'il suit la composition de son cabinet :

Sous-chiefs du cabinet :

M. le chef d'escadron d'artillerie Beaune ;

M. le chef de bataillon du génie breveté Tison.

Officiers d'état-major particulier du ministre : MM. le chef d'escadron de cavalerie Mathet ; le chef d'escadron d'artillerie Marie ; le chef de bataillon d'infanterie Dukacinski ; le chef de bataillon d'infanterie Caron ; le chef d'escadron d'artillerie Cazagne ; le capitaine du génie Doizelet ; le capitaine d'infanterie breveté Herscher ; le capitaine d'infanterie Hanguillart ; le capitaine d'infanterie coloniale Goussy ; le capitaine d'infanterie Burnot ; le capitaine d'infanterie coloniale Cotard ; le capitaine de cavalerie Guillot.



## Un "wacke" chez nous ou la Visite à Saint-Quentin

C'est une ville lointaine, paisible, belle et fière, ainsi qu'elles sont toutes, dans le Nord français. Dans cette ville, il y a des soldats allemands, et, commandant à ces soldats, un prince fils de l'empereur : Auguste-Guillaume.

Ce prince, qui s'ennuie, a voulu se distraire. Et il s'est souvenu que, dans la ville charmante, ancienne, aux coutumes vénérables et dont chaque maison a une histoire, un très vieux salon, peuplé de gens de qualité, existait encore. Bien que cela tint de la légende — mais les légendes sont belles en France, douces, bleutées, comme tissées de fils de la Vierge — il a voulu percer ce mystère un peu archaïque. Après tout, ne dépendait-il pas de sa kommandantur, l'hôtel Lécuyer, l'hôtel où les pastels de La Tour, trésor et joyau de Saint-Quentin, sont gardés jalousement ?

Alors, le prince a chaussé ses bottes les plus lourdes, a ceint son sabre le plus terrible et, coiffé de son casque le plus aigu, à grand fracas de fer, il est parti vers le vieux musée.

Il faut dire que, depuis au moins cent ans, la plus jolie compagnie du monde est assemblée là. Non pas que les gens y dorment comme au château de la Belle au Bois. Les yeux, sous la vitre transparente, sont vifs et pétillants, hardis et tendres; les lèvres sont roses, le teint fleuri comme si c'étaient les invités eux-mêmes et non leurs visages de crayon qui fussent fixés dans les cadres.

Les hommes, dans cette compagnie, portent, comme au bon vieux temps, perruque noble, jabot de dentelle, boutons d'or et l'habit français. Les femmes, bourgeoises, comédiennes ou princesses, qui leur font vis-à-vis, sont, de même, poudrées à frimas; leurs joues duvetées offrent une mouche mutine; leur sourire de pastel est bien doux à voir.

Tournés de leur côté, les poètes, abbés, philosophes, maréchaux, princes et tous ceux de ces messieurs qui sont là, depuis le même temps qu'elles, leur adressent des baise-mains et des compliments. Et, tandis que s'échangent, entre les uns et les autres, les madrigaux les mieux tournés qui soient, Mlle de Camargo se penche, Mmes Favart et de Pompadour soupirent, et Mlle Fel, sous sa petite coiffe à la turque, tourne languissamment, vers l'artiste inimitable, vers l'amphitryon et maître, un peu de ce regard qui fit jadis perdre la tête à Grimm et rendit fou Cahusac.

Pour lui, l'hôte au crayon de clarté, le pastelliste au génie lumineux, limpide et clair, depuis un siècle au moins il préside à cette réunion de tous les talents, de toutes les grâces. Depuis un siècle, son visage à la Démocrite où le sarcasme donne quelque chose d'amer aux lèvres, son regard pétillant, le feu de ses saillies et la fusée de son rire tiennent sous le charme ces femmes belles et jeunes, ces hommes de mérite assemblés par son art dans la vieille demeure.

Des prisonniers, ah! certes, mais des prisonniers de belle humeur, d'ironiques captifs, voilà ce que sont, depuis de longs mois déjà, dans le cher Saint-Quentin, le franc Picard La Tour et ses compagnons.

Mais voilà qu'apparaît justement le visiteur.

La tenue roide, compassée, l'allure volontiers insolente, Auguste-Guillaume se présente au seuil du salon ancien; et, tout de suite, au milieu du monde le plus rare, dans cette compagnie exquise, il apparaît bien le reître sans vergogne, l'inconnu redouté des mauvais jours.

Lui prince! Allons donc! Pas autre chose que ce pantin de Heine figé par la cravache, raidi par le souvenir des coups de bâton donnés par le vieux Fritz à tous ses aïeux. Et, voyez donc un peu le gentilhomme : visage balafre des coups de lame reçus dans les plus mauvais lieux de Bonn et de Heidelberg, en sabre, en bottes et le casque en tête! Quelque chose comme un feldwebel qu'on eût fait duc!

A le considérer, Mmes de Pompadour et Favart s'étonnent, Mlle de Camargo pouffe, et, pour Mlle Fel, elle en oublie son rôle de *Devin de village*. Du côté des hommes, la disgrâce de cette visite touche à l'affliction.

Un « wacke » chez des gens bien élevés, discrets, simples et de jolies manières, Monseigneur, voilà bien l'impression que vous produisîtes dans ce milieu de la société la plus polie qui fut jamais.

Quand Mme Vigée-Lebrun nous parle d'un représentant de votre famille, ce prince Henri, frère du grand Frédéric, qui était bien l'homme le plus vilain du monde et vint de Po dam chez elle, elle nous donne à entendre qu'il s'efforçait de racheter par la courtoisie un peu de sa laideur. Vous, Monseigneur, ce n'est pas que vous soyez repoussant; mais, avec votre casque orné de l'aigle de Prusse, vos bottes et votre affreux sabre, vous n'êtes pas garçon à pénétrer comme il convient dans un salon peuplé de philosophes et de jolies femmes.

Nos maisons, beau prince, quand on les visite, exigent un certain respect, ceux et celles qui s'y trouvent un certain hommage. Ou bien, alors, il faut en user comme à la guerre : rayer, comme faisait Blücher, les portraits de famille de la pointe de son sabre, ou, comme le maréchal de Moltke en 1870, coucher tout vêtu avec ses éperons dans les draps fins de nos châteaux... Mais, ni Blücher ni Moltke, Monseigneur, n'étaient fils de roi.

Edmond Pilon.

## TRIBUNAUX

### L'indésirable Steinberg condamné pour complicité d'escroquerie

La dixième chambre correctionnelle a consacré sept audiences au procès de l'Allemand Steinberg, homme d'affaires à Paris, inculpé de complicité d'escroquerie en faisant vendre des titres détournés d'une succession. A ses côtés comparait Mme Trésorier, veuve de l'ancien directeur de la Taverne du Panthéon, lequel s'était fait remettre, en usant d'une fausse qualité, les titres de sa belle-mère, Mme Duperray, alors que cette dernière venait de succomber. A l'audience de huitaine, le procureur de la République Roux avait fait de Steinberg le portrait suivant : « Orgueilleux, dominateur, n'acceptant aucune discussion, mais d'une platitude toute germanique devant l'autorité du président : le produit trahit la provenance ! »

Hier, le tribunal, présidé par M. Hubert du Puy, a rendu son jugement longuement motivé : « Attendu, déclare-t-il, que les faits délictueux auxquels Steinberg a employé ses ruses sont d'une nature particulièrement grave : qu'il y a donc lieu de faire à Steinberg une application sévère de la loi. »

En conséquence, l'Allemand Steinberg est condamné à deux ans de prison et 1.000 francs d'amende; Mme veuve Trésorier à six mois de la même peine et 100 fr. d'amende.

Statuant sur les conclusions de la partie civile, Steinberg et sa coincepée, conjointement et solidairement, devront restitution à la succession, et 5.000 francs de dommages-intérêts à M. Edouard Duperray, frère de Mme veuve Trésorier.

Après la lecture du jugement, Steinberg a voulu protester contre la condamnation le frappant, mais le président y a mis un terme en ordonnant : « Gardes, emmenez le condamné ! »

### Imprudence de trois canotiers

Trois jeunes gens de dix-huit ans, Grenier, Mouchard et Plainchamp, faisaient, le 19 septembre dernier, une partie de périssoire, à Rueil, se dirigeant vers Bougival. La barque chavira et les jeunes gens se noyèrent; les corps ne furent retirés du fleuve que quelques jours plus tard. Les parents des victimes portèrent plainte contre le lieutenant Bienaimé qui, au moment de l'accident, pilotait un canot automobile. Des témoins affirmèrent que le canot automobile allait à une vitesse supérieure à 20 kilomètres et que, dans le virage, il provoqua des remous violents qui firent chavirer la légère embarcation. D'autres témoins déclarèrent que les jeunes gens, qui avaient fait une collation à la Grénoillère, avaient été victimes de leur imprudence.

Le lieutenant Bienaimé, vingt-neuf ans, ingénieur, directeur d'usine, officier d'artillerie détaché aux usines de la Société française de Munitions, titulaire de la croix de guerre, pour avoir, comme aviateur, descendu un avion boche, était traduit, hier, devant le premier conseil de guerre. Il affirma n'avoir commis aucune faute ayant pu faire chavirer la périssoire.

Dans son réquisitoire très modéré, le lieutenant Cresson a demandé l'application de la loi. Avec son éloquence habituelle, le bâtonnier Henri-Robert a demandé l'acquiescement du lieutenant Bienaimé.

Le conseil de guerre a prononcé un acquiescement.

### L' "Action française" contre le "Bonnet Rouge"

La Chambre des appels correctionnels, présidée par M. de Valles, a rendu, hier, son arrêt dans l'affaire d'injures et de diffamation mettant aux prises MM. Léon Daudet et Vigo dit « Almeréyda ». Par défaut, le directeur du *Bonnet Rouge* avait été, en première instance, condamné à un mois de prison, 500 fr. d'amende et 5.000 fr. de dommages-intérêts.

La cour a supprimé l'emprisonnement, a confirmé les 500 fr. d'amende et a réduit à 300 fr. les dommages-intérêts.

### Acquitté malgré lui

Le 27 décembre, le maréchal des logis Loiseau comparait devant le 3<sup>e</sup> conseil de guerre, inculpé d'insoumission, de faux en écriture authentique et publique et faux en écriture privée. Le sous-officier ayant toujours exprimé le désir de faire son devoir, son défenseur, M. Henri Ribier, demanda une expertise mentale. Malgré l'opposition du commissaire du gouvernement, le conseil accepta cet examen qui fut confié au docteur Briand. Le praticien conclut à la complète irresponsabilité de l'inculpé. L'affaire revenait, hier, devant le conseil, où, malgré les efforts de Loiseau pour démontrer qu'il n'est pas dément, les juges l'ont acquitté.

## Faits divers

### On retrouve une fillette disparue

La jeune Emilienne Poussereau, âgée de quatre ans et demi, dont les parents habitent 28, rue des Fossés-Saint-Bernard, et qui avait disparu depuis le 15 courant, a été retrouvée la nuit dernière, placée du Parvis-Notre-Dame.

### Coup de couteau

Une ouvrière, Eugénie Jacquelin, demeurant 3, rue Boulay, a été frappée hier matin à dix heures de plusieurs coups de couteau par un nommé Georges Lebrumant, en fuite. La victime a été transportée à l'hôpital Bichat dans un état grave.

### Rixe entre Espagnols

BORDEAUX. — A la suite d'une rixe qui s'est produite rue La Fontaine, entre Espagnols, il y a eu un tué, le nommé A. Santos, et un blessé. La police a arrêté d'un des coupables, Antonio Bardina, trente-trois ans.

## LES HÉROS

M. Pierre Frondaie vient de publier le *Prélude aux Poèmes du Coq*. Nos lecteurs nous sauront gré d'en extraire pour eux les sonnets suivants que M. de Max a fait applaudir au Trocadéro. Ils retrouveront aussi dans le volume le Discours de l'Or, dont Excelsior eut la primeur :

Jadis, en temps de paix, le premier était lâche, Sinon devant les gens, devant la vie au moins, Et, n'ayant aucun but, il n'avait d'autres soins Que de bannir la peine et d'exiler la tâche.

Son cœur, rideau baissé, faisait souvent relâche ! Ceux qui l'aimaient le plus en furent les témoins... Par haine du travail, n'ayant aucuns besoins, Il ne bâtissait pas, mais savait comme on gâche.

Comme un bec de lanterne avant d'être noirci, En mil neuf cent quatorze, il vacillait ainsi, Espérant la fortune et l'attendant sous l'orme...

Il était gras, dormait la nuit, le jour aussi — Ce n'est que par l'effort que l'on est aminci : Il est maigre aujourd'hui dans un bel uniforme !

\*\*\*

C'est un portrait nouveau qu'il faut de lui tracer, Puisque l'amour du sol en a fait un autre homme, Puisqu'il s'est réveillé brusquement de son sommeil Et que, l'heure venue, il sut bien s'élaner !

Rappeler ce qu'il fut, ce n'est plus l'offenser ! Il vient de nous montrer — et très simplement — comme On peut, quand il le faut, changer Capoue en Rome Et risquer de mourir pour se recommencer !

Mais les faits, mieux que moi, vont l'exalter encore : Le voici lieutenant — à l'ordre — on le décore — Et l'ennemi qui fuit en se décourageant.

L'ennemi qu'il abat d'un geste qui restaure, Quand son cœur se remplit comme un clairon sonore, C'est son propre passé qu'il imole en chargeant !

## POUR L'INTERIEUR

L'habitude des blouses légères nous force à porter le plus souvent dans l'intérieur un petit vêtement de



Petit vêtement de taffetas  
vieux bleu.

laine, de soie ou de tricot plus ou moins fantaisie. Les paletots de laine « tricot grâté » ou tricot à la main sont pratiques, chauds et faciles à mettre; ils sont plus volumineux et permettent de travailler à l'aise, sans être gênée par la fragilité du vêtement clair qui s'accroche aux coins des meubles ou aux boutons des portes, et se salit, si on écrit ou dessine. Les très coquettes, quelquefois, préfèrent geler, c'est là le travers de quelques jeunes filles qui s'obstinent à ne pas se couvrir suffisamment, sous le prétexte que ces vêtements de laine ne sont pas élégants. A celles-ci, j'apporte cette amusante petite pèlerine qui sera charmante dans la maison et non moins charmante sur les robes légères d'été; elle doit être assortie comme tissu, ou tout au moins comme teinte, à l'étoffe de la robe. Celle-ci est en crêpe de Chine ou en taffetas, coupée très en forme et ourlée d'un bouillonné de tissu assorti. Le bouillonné peut être à volonté liséré d'argent ou d'or; dans ce cas, deux boutons d'argent ou d'or ferment cette pèlerine par devant.

Jeanne Farmant.

## NOUVELLES BREVES

Une centenaire à Tours. — TOURS. — Mlle Perdriel, demeurant rue Colbert, 80, a cent ans depuis hier. Elle est née en effet le 20 mars 1816. La centenaire ne se ressent nullement de son grand âge.

Trois dépôts de munitions détruits à Namur. — AMSTERDAM. — On signale de la frontière hollandaise une série d'explosions se sont produites dans les forts qui défendent Namur.

Trois dépôts de munitions auraient été détruits. — Un avion français atterrit en Grèce. — ATHÈNES. — Un avion français, piloté par l'officier français Constantivou, d'origine grecque, venant de Salonique, a été obligé d'atterrir, à Larissa, à la suite d'une avarie. L'officier a déclaré qu'il allait à Athènes.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

**LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER**  
Rue de Rivoli, 53, PARIS  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Ayuntamiento de Madrid



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## La mère intimidée

Le premier jour de la permission de Marcel s'achève. Il est neuf heures.

Autour du feu, M. Albert Thouron, Mme Thouron et le jeune soldat sont groupés en une tendre intimité. Lucienne, la petite sœur de dix ans, a regagné son lit, encore tout émerveillée de l'uniforme, des grosses bottes, du casque de son frère.

M. Thouron a ouvert une boîte de cigares de choix et Mme Thouron a rempli d'une charentaise authentique les fragiles petits verres de son plus beau service. Elle enveloppe son fils d'un regard d'amour et d'admiration.

M. THOURON. — Marcel, si tu préfères ta pipe à mes cigares, ne te gêne pas !

M<sup>me</sup> THOURON (empressée). — Mon chéri, ne te gêne pas pour moi. Je suis habituée à l'odeur du tabac et ça m'amusera de te voir fumer la pipe !

MARCEL (qui se met à rire). — Mais non !... Mais non !... Je préfère de beaucoup les cigares de papa... Ils sont excellents !

M<sup>me</sup> THOURON. — Là-bas... tu fumes la pipe.

MARCEL. — Oui... là-bas, la pipe est plus commode. Le cigare a besoin d'être dégusté bien tranquillement. Quant aux cigarettes, ou ce sont des cigarettes toutes faites... et elles sont horribles ; ou il faut les faire et nous avons toujours les mains gourdes et malhabiles. Alors, on bourre sa pipe et, en cas d'alerte...

M<sup>me</sup> THOURON (effrayée). — Mon Dieu !...

MARCEL (après un gentil sourire rassurant à sa mère). — ...En cas d'alerte, on n'a qu'à secouer Virginie...

M<sup>me</sup> THOURON. — Virginie ?

MARCEL. — J'appelle ma pipe Virginie. Je pourrais aussi bien l'appeler Hortense. Nous baptisons ainsi les objets dont nous nous servons. Nous en faisons des personnes. Ça peuple, ça tient mieux compagnie. Alors, je te disais, maman, que je secoue ma pipe sur mon talon... tiens !... comme ça... (Marcel a tiré de sa poche une courte pipe en bruyère et il la frappe solidement sur le talon de sa botte. Aussitôt, le tapis est couvert de cendres et de débris de tabac. Marcel pousse un cri.) J'avais oublié de la vider !

M. THOURON. — Ne t'occupe pas de ça !

M<sup>me</sup> THOURON (s'emparant d'un petit balai rouge). — Ça ne fait rien, mon chéri !...

MARCEL. — Ce que mes vêtements doivent sentir le vieux tabac refroidi !...

M<sup>me</sup> THOURON (convaincue). — Tu sens bon, mon Marcel !... Tu sens le tabac, tu sens le drap mouillé, tu sens le soldat... tu sens la gloire !... Nous te respirons avec bonheur...

MARCEL (très gai). — Allons ! allons !... maman, n'exagère pas !... Je suis propre... c'est tout ce qu'on peut dire. J'ai bien fait laver et broser mes vêtements avant de venir. Mais... n'est-ce pas ?... poilus on est, poilus on reste !

M<sup>me</sup> THOURON (avec élan). — Moi, je vous trouve admirables et même coquets !...

M. THOURON (après un coup d'œil à la pendule). — Dis donc, mon petit Marcel... Tu sais le bonheur que nous avons à te voir... Ta mère est là qui te mange des yeux...

M<sup>me</sup> THOURON. — Dame !... C'est mon fils, ce soldat-là !... Je n'arrive pas à y croire... Il me semble que je rêve...

M. THOURON (suivant son idée). — Je te disais donc que nous sommes bien heureux de t'avoir là, avec nous... Mais si tu as la moindre envie...

MARCEL (riant). — Quoi donc ?... Tu veux déjà m'envoyer coucher, comme Lucienne ?...

M. THOURON (protestant). — Mais non !... Mais non !...

MARCEL. — Je n'ai pas du tout envie de dormir, papa !... Maman m'a obligé à faire la sieste après déjeuner...

M<sup>me</sup> THOURON (apitoyée). — Tu avais voyagé toute la nuit, mon chéri !...

M. THOURON. — Je ne veux pas du tout t'envoyer au lit, Marcel. Tu iras quand tu en auras envie... Ce que je veux te dire, c'est que si tu veux sortir, si tu veux aller faire un petit tour...

MARCEL. — Où veux-tu que j'aille, papa ?... Ma foi, non ! Il paraît que, dans les rues, il fait noir comme dans un four !...

M. THOURON. — On circule tout de même !... Alors... un père, une mère, c'est très bien ; mais ça n'est pas toujours drôle et comme tu es privé de distractions depuis des mois et des mois...

MARCEL (très naturel). — Mais, papa... je suis arrivé seulement depuis ce matin ! Je suis bien ici... Je trouve la maison épatante !...

M<sup>me</sup> THOURON (attendrie). — Que tu es gentil, mon Marcel !...

M. THOURON (insistant). — Tu as peut-être des amis à voir ?

MARCEL. — Tous mes amis sont sur le front !

M<sup>me</sup> THOURON. — Ecoute, mon chéri... ton père a raison... Il faut que tu te sentes complètement libre ici, pendant tes six jours !... Tes pauvres six jours qui vont passer si vite !...

MARCEL. — Je me sens tout à fait libre, maman.

M<sup>me</sup> THOURON. — Tu dois avoir envie d'aller au théâtre ?

MARCEL (naturel). — Ma foi, non ! Le théâtre ne me dit rien du tout !... J'ai oublié ça ! Le théâtre me paraît un plaisir préhistorique !...

M. THOURON. — Il y a des cafés-concerts ! Il paraît qu'on y joue des revues très drôles !...

MARCEL. — Oui ?... Eh bien, nous verrons ça plus tard !... J'ai le temps.

M. THOURON. — Tu n'as pas envie d'entendre de la musique, de voir des lumières, des toilettes ?...

MARCEL (dédaigneux). — Bah !...

M<sup>me</sup> THOURON. — Un garçon de ton âge, qui vient d'être privé de tout pendant des mois, a bien le droit de se distraire un peu !

MARCEL. — Bien sûr !... Mais, pour l'instant, la distraction que j'ai me suffit. Je suis bien ; je suis devant un bon feu ; vous me fourrez un tas de bonnes choses ; c'est à qui me gâtera, me dorlotera... Je t'assure que cette heure-ci où je suis à causer tranquillement avec vous... je ne la donnerais pas pour tous les amusements du monde !

M<sup>me</sup> THOURON (qui a de grosses larmes dans les yeux). — Tu me rends bien heureuse, mon Marcel ! Mais...

MARCEL. — Eh bien... quoi encore, maman ?...

M<sup>me</sup> THOURON (avec force). — Voilà : ce que je veux, c'est que tu ne remportes pas d'ici le souvenir que tu t'es ennuyé... que tu n'as pas fait tout ce que tu voulais faire...

MARCEL (riant). — Quelle drôle de maman tu fais !...

M<sup>me</sup> THOURON. — Pourquoi ?...

MARCEL. — Oh !... tu es une très drôle de maman ! Il y a dix-huit mois, avant cette guerre, chaque fois que je sortais le soir, que j'allais voir un ami, que nous avions une partie de camarades...

M<sup>me</sup> THOURON (vivement). — Ah !... dans ce temps-là !...

MARCEL. — Il n'y a pas si longtemps !...

M<sup>me</sup> THOURON. — Il me semble qu'il y a un siècle !...

MARCEL (riant franchement). — Te souviens-tu, papa ?... Avant la guerre, chaque fois que je sortais, maman prenait des airs désolés, des airs de pauvre mère-poule qui voit se sauver un poussin...

M. THOURON. — Demande-lui si je ne me moquais pas d'elle !...

M<sup>me</sup> THOURON. — Ça ne se ressemble pas !...

MARCEL. — Pourquoi donc ?

M<sup>me</sup> THOURON. — Parce que... je ne sais pas, moi !... parce que... c'est peut-être dans mon imagination... mais tu n'es plus le même pour moi !...

MARCEL. — Je ne suis plus ton fils ?...

M<sup>me</sup> THOURON. — Oh !... si !... Mais... enfin... tu es devenu tellement un homme...

MARCEL (riant). — Crois-tu ?...

M<sup>me</sup> THOURON. — Oui... un homme... un homme maître de soi, indépendant. Tu étais un petit gosse pour qui je tremblais dès qu'il quittait mes jupes... Aujourd'hui... je ne sais pas comment dire... tu m'apparaissais comme quelqu'un de très fort, comme un être de volonté, de décision... je me sens toute petite auprès de toi, maintenant !

MARCEL (qui vient se blottir dans les bras de sa mère). — Ah ! maman... tu ne sais rien de rien, va !... Tu ne sais pas ce que nous pensons, là-bas !... Bien sûr, on est fort, on est son maître, on plastronne, on blague... Seulement... tu ne sais pas qu'au fond nous n'avons qu'une idée : redevenir des gosses, retrouver nos papas, retrouver nos mamans, et nous faire dorloter, nous faire câliner... Tiens !... ce soir, maman, en fait de théâtre ou de café-concert... tu viendras me border dans mon lit... (Il prend une voix enrouée de bon poil.) Et tu parleras, alors, de la chouette noce !

Montboyer.

## "EXCELSIOR" RÉTRIBUE les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale

La vie artistique

Les procès importants

Les accidents graves

Les événements locaux

La vie économique

Les sports

Tous faits pittoresques

Ayuntamiento de Madrid

## La littérature aux armées

Parmi les réponses qui nous sont parvenues et nous parviennent encore, touchant notre enquête sur « les projets littéraires de nos écrivains actuellement au front », trions, aujourd'hui, celles-ci qui attestent, en même temps que le désir de travailler à des œuvres de beauté, une pure confiance en le parfait achèvement du labeur de gloire, en voie d'exécution.

\*\*\*

De M. Joseph Voisin, caporal au 321<sup>e</sup> d'infanterie :

Je ne saurais trop définir la nature des œuvres que je pourrai écrire par la suite, mais déjà je sens en moi quelque chose de nouveau qui chante et me préoccupe parfois.

J'ai bien quelques œuvres terminées, qui devaient paraître quand cette guerre éclata. Ce sont *Le Livre de la Terre*, poèmes en prose ; *Leur Fille*, *Jean Durandin* ; deux romans. J'avais, en outre, un autre roman en préparation. Mais, maintenant, je crains que ces œuvres du temps de paix ne soient écartées au profit des récits de guerre, dont vraisemblablement les éditeurs seront submergés.

Je me range pourtant avec ceux qui pensent que notre littérature ne sera pas faite que de récits guerriers, que d'épisodes héroïques et atroces.

\*\*\*

M. Maurice Dalleré, sous-lieutenant mitrailleur, répond à notre enquête, du fond de sa tranchée :

L'ennemi n'abandonnera pas derrière lui que nos villes et nos villages en ruines ; son passage laissera trace aussi dans le domaine littéraire et artistique. Je sais que tous ceux qui sont dans la tranchée, ceux pour qui le sort s'est montré élément — jusqu'à ce jour — travaillent. J'ai rencontré deux bons écrivains — quelque d'un genre différent — : Gabriel Reuillard et Roland Dorgelès. Tous deux préparent des livres émouvants. Ils avaient eux aussi rencontré d'autres littérateurs qui les imitent... Et personnellement, je passe la plus grande partie des loisirs que me laisse le service aux tranchées, à noircir du papier.

Avec Louis Ténars, je prépare le livre de nos impressions de guerre... Désirant seulement rester en marge de l'action, nous nous contentons des petits « à-côté » qui reflètent cependant tant de vie, de vérité et de beauté... Tout seul, je travaille aussi *Le Livre Blanc*, que je voudrais pouvoir écrire pour les enfants et dans lequel je m'efforcerais, avant tout, d'être vrai.

\*\*\*

De M. Yvanhoë Rambosson :

Mon cher confrère, depuis que je suis mobilisé, c'est-à-dire depuis les premiers jours des hostilités, je n'ai guère écrit que des vers. Ce sont là les seules impressions de guerre auxquelles j'aie jusqu'ici donné forme littéraire. Ce sont de courts poèmes qui feront partie du recueil que je prépare : *Le Rêve et la Guerre*.

\*\*\*

M. Marcel Hervier, agrégé des lettres, professeur au lycée de Lyon, et présentement sergent au front, nous écrit :

« Quand on est au front depuis de longs mois et que le contact avec les choses d'autrefois a été perdu, on salue toute occasion qui se présente pour rétablir le lien. C'est pourquoi, d'un recueil que je prépare sous le titre *Chants Tyrtéens* (et qui doit paraître après la guerre), je m'autorise à extraire cette courte pièce qui synthétise mes travaux actuels, lorsque la guerre m'autorise à me souvenir d'eux :

L'ESPERANCE

Sur les sentiers semés de trous, coupés d'épines,  
Que présente la vie au hasard devant moi,  
Je m'en vais sans terreur et je marche avec foi,  
Guidé par une femme aux allures divines.

Je franchis les rochers, les profondes ravines,  
Les abîmes qu'on passe en frissonnant pour soi,  
Derrière elle avec calme, et n'ai pas plus d'émoi  
Que sur les douces pentes de riantes collines.

La chaleur de sa main me réchauffe le cœur ;  
Son pas rend le mien ferme et sa voix, son ardeur,  
Son geste impérieux m'excite, et j'avance...

Son œil fixe un point clair qui luit dans le lointain ;  
Je le vois, l'œil avide ; il faut quand je m'élance ;  
Mais l'Espérance encor m'entraîne par la main.

\*\*\*

De M. René de Chavagnès, sous-lieutenant au 76<sup>e</sup> de ligne :

J'ai consacré les loisirs de ma convalescence à l'importante et complexe question de la *Rééducation professionnelle des mutilés*.

Quant aux ouvrages auxquels je songe, il en est un que je devais publier en octobre 1914, en collaboration avec M. Henri Coulon, après une commune campagne de presse de dix-huit mois, sous ce titre : *Une invasion économique : le pangermanisme en France et dans le monde*...

Ajouterai-je que j'y songe plus que jamais ? Henri Coulon et moi tenons beaucoup à ce qu'on ne nous qualifie pas de prophètes... d'après la guerre, lorsque nous publierons notre ouvrage, sous ce titre qui nous préoccupe la liberté de retenir d'une façon définitive : *Pour la victoire économique*.

Je tiens enfin en réserve, pour une époque plus sereine où il sera possible de s'exprimer dans la plénitude de sa liberté et de sa conscience, un volume dont le titre semblera peut-être singulier à ceux de l'arrière, mais que j'ai les meilleures raisons de croire parfaitement explicite pour mes admirables camarades des tranchées : *La Guerre vue du rang... et des états-majors*.



---



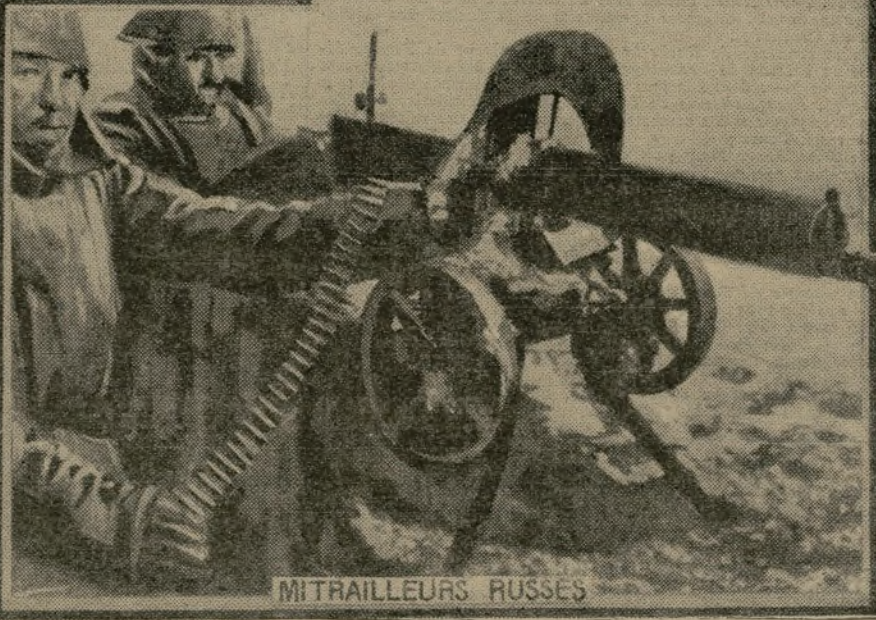
# LES RUSSES AU CAUCASE



PRISONNIERS TURCS CAPTURÉS A ERZEROU



PIÈCE D'ARTILLERIE TURQUE EN BATTERIE



MITRAILLEURS RUSSES

Les opérations menées par les Russes sur le front caucasien se dessinent de plus en plus en faveur de leurs armées. Malgré les difficultés que présentent pour eux, étant données la nature du terrain et la saison, la marche vers Trébizonde et la côte de la mer Noire, on considère, dans les milieux alliés... et ennemis, que le grand port arménien doit inévitablement, et avant peu, tomber en leur possession.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 21 MARS 1916

## L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

### LE COUVEN -- LE MONDE -- LA VIE

La Vie

XX

Ils se rencontrèrent un beau soir d'automne chez la baronne de Nanteuil, dont le chalet « Bon Accueil » était tout proche de celui qu'occupait Janine Markinsen.

La baronne de Nanteuil était une vieille dame spirituelle et bonne, un brin originale, qui soignait à Villemer, depuis dix ans, une vague neurasthénie bien légère, sans doute, car elle ne portait atteinte ni à son entrain, ni à son continuel désir de faire plaisir aux autres. Elle avait fait de sa maison confortable et gaie un aimable refuge où venaient échouer tous ceux qui, égarés dans ce grand village, souffraient un peu de la banalité de l'hôtel et de l'éloignement de leur « home ».

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Gens de Lettres.

Et on retrouvait chez elle un semblant de vie mondaine, un groupement de gens comme il faut. On y faisait de la musique, des lectures, on y causait; le bridge y était pratiqué d'une façon suivie et le thé qu'elle offrait avec mille friandises était exquis.

Mme Markinsen qui s'était tout d'abord claustrée dans une solitude absolue, ne résista pas longtemps aux avances cordiales de sa voisine; la bonne grâce de la charmante femme triompha rapidement de sa réserve un peu froide.

Leurs villas n'étaient séparées que par quelques mètres de pelouse, un sentier bordé de fougères et de lauriers fleuris conduisait de l'une à l'autre; elles se virent souvent.

Ce soir-là, Mme de Nanteuil réunissait quelques intimes; elle présenta Bernard de Langé à Mme Markinsen. Tous deux, se saluant comme des gens qui vaguement avaient entendu parler l'un de l'autre, n'échangèrent pas un mot; leurs regards, cependant, défiant toute parole, s'étaient, durant quelques instants, attachés l'un à l'autre, et ce fut alors, entre eux, comme le prélude d'une union constante, paisible, absolue.

On était aux derniers jours du mois de septembre; il faisait un clair de lune admirable, et tout ce que la nature mourante pouvait contenir de douceur, de parfum, de langueur et de tristesse flottait dans l'air.

Par les baies largement ouvertes, un air tiède et embaumé pénétrait dans le salon faiblement éclairé, on voyait au loin, sur les prairies clairsemées d'arbustes aux feuillages légers, la lumière bleue du ciel qui baignait la campagne endormie, tandis qu'au-dessus des ruisseaux traînaient des vapeurs blanches.

Un silence presque recueilli régnait depuis quelques instants parmi les hôtes de Mme de

Nanteuil, elle s'excusa de n'avoir pas fait dresser les tables de bridge.

— J'ai pensé, dit-elle, que ce serait un crime d'annoncer des « sans atouts », des « honneurs » et de faire le « mort » par un temps pareil! Il ne saurait être question, ce soir, que de poésie et de tendresse! Ce clair de lune a bouleversé la vieille sentimentale qui sommeillait en moi, et que je croyais morte. Monsieur de Langé, dites-nous donc quelques ballades. Quels sont les poètes qui ont chanté la beauté de l'astre des nuits?

— Mais tous, Madame! tous les poètes, tous ceux qui ont écrit, et tous ceux qui ont aimé!

— Tous les détraqués aussi, mon cher monsieur, interrompit un vieux savant, membre de l'Académie des Sciences; il est bien certain que la lune exerce sur beaucoup de cervelles humaines une influence désastreuse. Maupassant a dit qu'elle faisait divaguer les poètes, les rendant sublimes ou ridicules, et produisait sur les tendresses des amoureux l'effet de la bobine de Ruhmkorff sur les courants électriques. L'homme qui aime naturellement sous le soleil adore frénétiquement sous la lune...

— Oui, répondit Janine; ne prétendait-il pas aussi que les coups de lune sont mille fois plus dangereux que les coups de soleil et qu'on n'en guérit pas? Je ne m'en suis jamais aperçue, moi qui ai si souvent rêvé à sa douce clarté. Il est vrai qu'il ajoutait que les lunatiques avaient une folie spéciale, douce et continue, inconsciente aussi peut-être...

— Horrible calomnie de littérateur tout cela, chère petite, protesta véhémentement Mme de Nanteuil. Je ne veux pas qu'on dise du mal de ce « pauvre astre défunt qui promène dans le ciel sa triste lumière de trépassé » et qui n'est aimé que



# BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

## ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 15 MARS 1916

Les actionnaires, réunis le 15 mars en Assemblée générale ordinaire, sous la présidence de M. GRIOT, ont approuvé les rapports, les comptes, ainsi que les différentes résolutions qui leur étaient soumises.

Après la lecture des rapports, M. GRIOT a prononcé une courte allocution dans laquelle il a, aux applaudissements de l'assistance, salué la mémoire des collaborateurs qui ont succombé sur le champ de bataille, et félicité ceux qui ont été l'objet de distinctions ; il a ensuite souligné les résultats satisfaisants obtenus par la Banque de Paris et des Pays-Bas, malgré les événements.

### Extrait du rapport du conseil d'administration

Messieurs,  
Depuis notre dernière Assemblée générale, d'importants progrès ont été réalisés dans l'ordre économique et financier.

La Banque de Paris et des Pays-Bas a participé à toutes les opérations, et son intervention a été particulièrement importante pour celles qui ont eu pour objet le rachat des titres américains à l'introduction desquels elle avait, il y a quelques années, donné son concours.

Mais nous avons dû surtout, en vue d'asseoir, ainsi que nous vous le disions dans notre dernier rapport, la situation de la Banque sur des bases qui soient de nature à donner toutes les garanties désirables, nous appliquer à compléter les mesures que nous avions résolument inaugurées l'an dernier en effectuant, sur l'ensemble de nos comptes, les amortissements que vous avez unanimement approuvés.

L'examen du Bilan que nous vous soumettons aujourd'hui suffit à montrer que le but que nous avions en vue a été atteint.

Notre Bilan au 31 décembre 1915 présente, en effet, de très importantes différences par comparaison avec le Bilan au 31 décembre 1914.

Au PASSIF, les chapitres qui concernent les Engagements de la Banque envers les tiers offrent une réduction totale de 146.958.503,55.

Les Effets à payer, dont le montant pour le siège social s'élevait au 31 décembre 1914 à 43.606.308 fr. 73 c., ont été entièrement soldés. Le chiffre de 3.694.329,70 qui figure actuellement au même compte concerne des effets récemment créés en exécution de crédits ouverts à des clients.

D'autre part, le solde des Comptes-Courants Créditeurs n'est plus que de 109.906.428,51 au lieu de 231.127.263,96, présentant la très forte réduction de 121.220.835,45 par suite de remboursements effectués. Les Etats et les Sociétés qui avaient conservé de très importants crédits à la suite des opérations récemment faites pour leur compte ont dû effectuer dans les plus courts délais les retraits nécessités par les besoins résultant de la guerre.

Nous avons pu faire face à toutes ces exigences, et entièrement par nos propres moyens.

Les comptes de l'ACTIF du Bilan se sont trouvés nécessairement réduits dans une proportion équivalente, en raison surtout des recouvrements que nous avons effectués sur les Comptes-Courants Débiteurs et du remboursement qui nous a été fait de la plus grande partie des reports.

Le résultat de ces mouvements de comptes dans les deux sens se traduit par les deux chiffres suivants qui résument notre situation :

Le PASSIF de la Banque envers les tiers n'est plus que de.....Fr. 216.514.940,03  
alors que son ACTIF  
s'élève à.....Fr. 425.326.226,79

Les comptes de nos succursales d'Amsterdam et de Genève n'ont subi que des modifications provenant de règlements qui leur ont été faits par leur clientèle. En ce qui concerne la Succursale de Bruxelles, nous avons dû maintenir au Bilan les chiffres de la situation dressée au 30 juin 1914. Cette Succursale, ainsi que nous vous l'avons dit l'an dernier, a été mise sous séquestre par l'autorité allemande, et nous n'avons pu recevoir ses comptes.

L'évaluation des Titres de la Banque, Fonds d'Etat, Actions et Obligations, présentait les mêmes difficultés que pour le Bilan de l'exercice 1914.

Nous vous proposons, en conséquence, de maintenir à l'Actif du Bilan la même évaluation des titres, et, d'autre part, de conserver au Passif, avec la même affectation éventuelle, le montant des bénéfices de l'exercice 1914 s'élevant à la somme de 12.136.791,79. Si, contrairement à notre attente, cette provision était insuffisante à l'époque où une évaluation définitive pourra être effectuée, il y serait facilement pourvu par l'ensemble de nos Réserves et Fonds de Prévoyance, qui ne s'élèvent pas à moins de 91.420.052,33.

Le Compte de Profits et Pertes pour l'exercice 1915 se solde par un crédit de 5.254.442,64, qui représente la différence entre les produits des opérations de Banque courantes réalisées pendant l'exercice et les dépenses corrélatives, ainsi que nos Frais Généraux et Charges de toute nature.

Ce résultat permet la distribution d'un dividende de 25 fr. par action, sous déduction des impôts — taxe sur le revenu pour tous les titres et droit de transmission en ce qui concerne les titres au porteur pour l'exercice 1914 (fr. 4,7964) et pour l'exercice 1915 (fr. 4,5538) — Ce dividende représentant une somme de fr. 5.000.000 laisserait sur celle ci-dessus de fr. 5.254.442,64 un excédent qui serait ajouté aux Profits et Pertes précédemment reportés.

Nous avons maintenu, à l'égard des Agents mobilisés, des allocations que nous leur avons accordées et qui, ainsi que nous vous l'avons dit l'an dernier, sont proportionnées aux charges de famille. Ces allocations, pour un grand nombre d'Agents, correspondent à l'intégralité de leur traitement.

Après lecture du Rapport des Commissaires, les résolutions suivantes ont été votées par l'Assemblée.

### Première Résolution.

L'Assemblée Générale approuve, dans toutes leurs parties, le Rapport et les Comptes de l'exercice 1915, tels qu'ils sont présentés par le Conseil d'Administration et fixe à 25 fr. par action le montant du dividende pour cet exercice. Ce dividende sera mis en paiement à partir du 1<sup>er</sup> avril prochain, sous déduction des impôts établis par les lois de finances.

### Deuxième Résolution.

L'Assemblée Générale réélit M. GRIOT, Administrateur.

### Troisième Résolution.

L'Assemblée Générale réélit M. TEYSSIER, Censeur.

### Quatrième Résolution.

L'Assemblée Générale nomme MM. R. SAUTTER et Comte de LYROT Commissaires des Comptes chargés de faire un rapport à la prochaine Assemblée Générale Ordinaire, sur la situation de la Société, sur le Bilan et sur les Comptes présentés par les Administrateurs pour l'exercice 1916, avec faculté, pour chacun des deux commissaires, d'accomplir seul le mandat ci-dessus, en cas d'empêchement de son collègue, pour une cause quelconque, et fixe à 2.000 francs pour chacun d'eux l'indemnité annuelle du ou des Commissaires.

## Les Corsets de A. Claverie

sont adoptés par toutes les Dames soucieuses de leur santé ou délicates de l'estomac ou de l'abdomen. Voir les créations du maître corsetier parisien dans ses salons du 234, Faubourg Saint-Martin (angle de la rue Lafayette).

**SAVON** blanc de Marseille, caisse 60 k. 60 fr.;  
caisse 120 k. 118 fr., franco toutes  
gares c. rembours. A. B. Case, 47, Capucines, Marseille.

**POUR LES PRODUITS ALIMENTAIRES**  
que vous adresserez aux Prisonniers  
et sur le Front, employez les

## BOITES MÉTALLIQUES

à fermeture hermétique, sans soudure,  
que vous trouverez à la

Société ASTAR, 24, avenue Victoria, Paris. --- Gros, Détail.

DEMANDEZ

# LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIÈRE

SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1<sup>re</sup> Qualité : Marque Or. 2<sup>me</sup> Qualité : Marque rouge.  
En Vente dans les Grands Magasins et bonis magasins de Chaussures, Nouveautés, Sports.  
Gros : La Touriste, Paris.

# VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX

## DE CHAPOTEAUT.

### FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement aux

CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS : 6 RUE VIVIENNE, PARIS.



Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

par les âmes qui ont souffert. Je jurerais, monsieur de Langé, que vous êtes un lunatique.

— Pourquoi, madame ? Je n'ai ni les yeux verts, ni le teint pâle... et je n'aime pas les chats !... Ce sont, d'après Baudelaire, les qualités des amis de Phœbé. Vous connaissez bien le fameux poème en prose, qui commence ainsi : « La lune, qui est le caprice même, regardait par la fenêtre pendant que tu dormais et se dit : « Cette enfant me plaît » ; et elle descendit mollement son escalier de nuages et passa sans bruit à travers les vitres. Puis elle se pencha vers toi avec la tendresse d'une mère et elle déposa ses couleurs sur ta face... Tes prunelles en sont restées vertes et tes joues extraordinairement pâlies, et elle t'a si tendrement serrée à la gorge que tu en as gardé pour toujours l'envie de pleurer... »

— Assez ! Langé ! ne continuez plus, clama Mme de Nanteuil, qui paraissait vraiment très agitée... Je vais m'imaginer maintenant que c'est cette abominable lune qui m'a donné ma neurasthénie... Je crois que je vais avoir une crise de nerfs. Heureusement que je suis congestionnée et que j'ai les yeux très noirs... Mais cette pauvre petite Mme Markinsen a l'air tout effrayée... Voyons, Langé, ne nous laissez pas sur cette décadence, dites-nous des vers, de vrais vers ; tenez, vous avez là, sur la table, un volume de Leconte de Lisle...

Bernard s'était levé. Il feuilleta quelques secondes les *Poèmes tragiques*, puis, ayant trouvé le texte qu'il cherchait, il se recueillit et regarda devant lui.

Accoudée à la balustrade de la fenêtre, Janine, toute blanche dans sa robe d'été, se penchait au dehors, comme absente, absorbée par des pensées lointaines... Il remplit longuement ses yeux de la vision charmante, devinant le visage un peu plus

pâle et les épaules frissonnantes, lorsque, de sa voix grave et douce, il commença, de mémoire, le regard encore attaché sur elle, les strophes mélodieuses :

Par la chaîne d'or des étoiles vives,  
La lampe du ciel pend du sombre azur  
Sur l'immense mer, les monts et les rives.  
Dans la molle paix de l'air tiède et pur,  
Bercée au soupir des heures pensive,  
La lampe du ciel pend du sombre azur  
Par la chaîne d'or des étoiles vives.

Dans le doux abîme, ô lune, où tu plonges,  
Es-tu le soleil des morts bienheureux,  
Le blanc paradis où s'en vont leurs songes ?  
O monde muet, épanchant sur eux  
De beaux rêves faits de meilleurs mensonges,  
Es-tu le soleil des morts bienheureux,  
Dans le doux abîme, ô lune, où tu plonges ?

Toujours, à jamais, éternellement,  
Nuit ! silence ! oubli des heures amères,  
Que n'absorbez-vous le désir qui ment,  
Haine, amour, pensée, angoisse et chimère ?  
Que n'apaisez-vous l'antique tourment,  
Nuit ! silence ! oubli des heures amères,  
Toujours, à jamais, éternellement !...

M. de Langé venait de dire ces derniers vers avec plus de force ; sa voix vibrante martelait les mots avec une sorte de douleur mal contenue. Un léger bruit le fit s'arrêter : Janine, le visage bouleversé, se détachait de la fenêtre, essayant de quitter le salon d'une façon discrète. Mme de Nanteuil s'en aperçut et s'exclama :

— Ah ! décidément nous sommes tous un peu malades, ce soir ; c'est cette orgie de littérature qui nous détraque, tout ce lyrisme douloureux met en fuite Mme Markinsen ! Chère enfant, attendez le thé, il est onze heures à peine !

Et, comme Janine alléguait un peu de fatigue, la baronne s'adressa à M. de Langé :

— Mon cher, reconduisez donc chez elle Mme Markinsen ! Comment voulez-vous que cette jeune

femme aille seule affronter les méfaits de la lune, après tout ce que nous venons d'en dire... Allez ! la pénitence est douce, et je ne vous plains pas !

Aux paroles de l'aimable femme, Janine n'avait pu réprimer un geste de refus, qui ressemblait presque à de l'effroi.

Mais Mme de Nanteuil insista :

— Laissez, petite amie, je vous sens vraiment nerveuse, ce soir ; pour rien ou monde je ne veux vous savoir seule... Le moindre souffle vous mettrait en émoi... J'irais plutôt vous conduire si nous n'avions sous la main un si beau chevalier.

Bernard s'était incliné gravement, en signe d'obéissance.

— Je suis à vos ordres, Madame, répondit-il.

Et prenant congé, tous deux partirent.

Ils n'échangèrent pas une parole durant le court trajet qu'ils parcoururent. De leur vie, ces deux êtres ne s'étaient jamais trouvés ainsi seuls, en face l'un de l'autre, et tant de douleur, tant de jours, tant de mal avaient passé entre eux, qu'ils ne pouvaient rien se dire hormis ce qui leur était défendu : qu'ils s'aimaient !...

Arrivée devant la porte de son jardin, la jeune femme s'arrêta ; elle voulut essayer un mot, s'excuser, mais les banalités expirèrent sur ses lèvres, et ils restèrent un instant ainsi, silencieux et tristes, croisant la flamme de leurs regards.

Enfin, à voix basse, Janine balbutia :

— Merci !

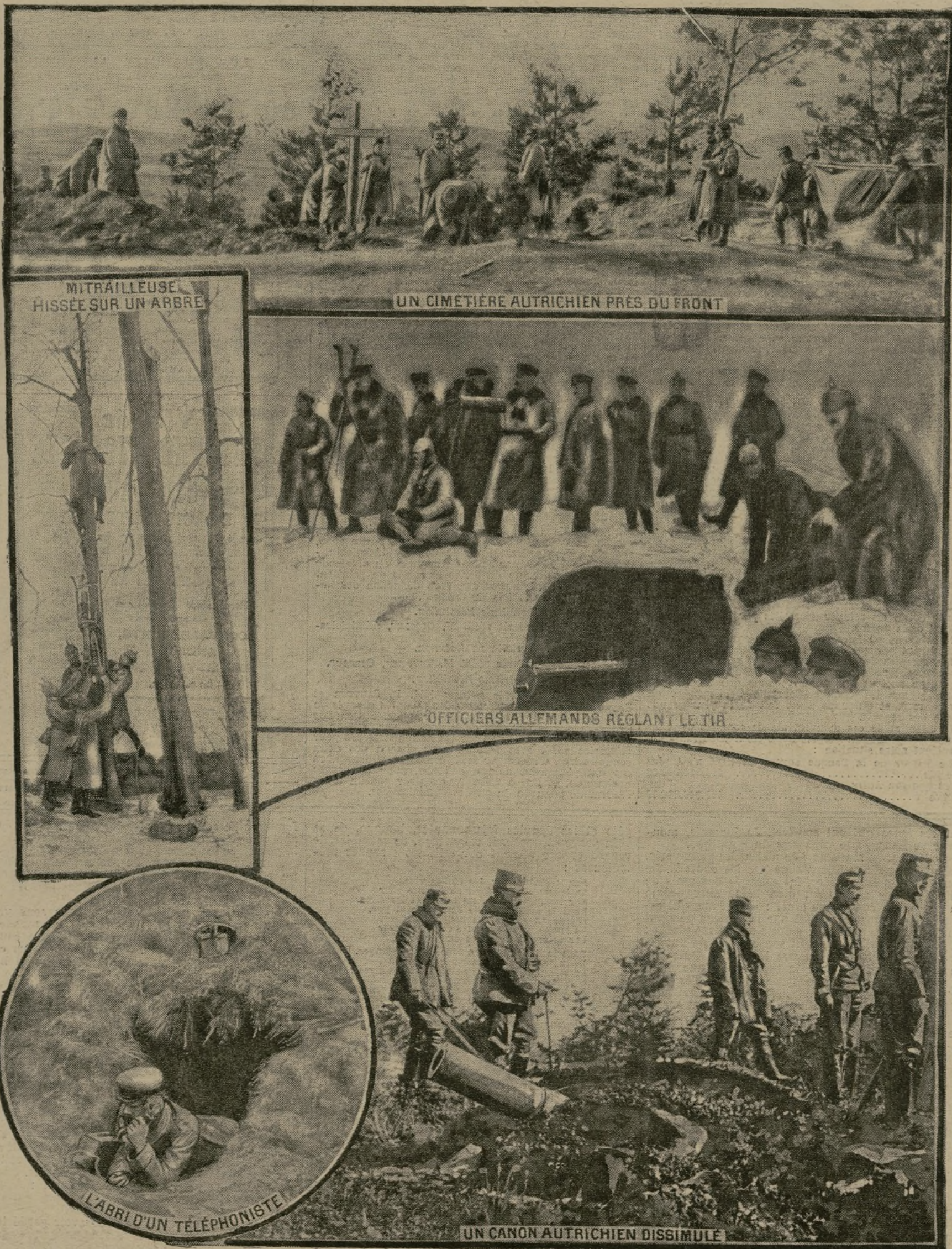
Et lui :

— De quoi, merci ?... de vous avoir gardé toute ma vie ?...

(A suivre.)



## Allemands et Autrichiens sur le front galicien



Le seul secteur où, officiellement, les Allemands et les Autrichiens unissent leurs efforts est celui de la Galicie et de la Bukovine, où ils voient grossir devant eux le flot russe, dont ils redoutent de jour en jour un peu plus le déferlement. Les derniers succès remportés sur eux par nos alliés de l'Est prouvent que les appréhensions germaniques ne sont pas injustifiées.